

LIVRES



La chronique
de Robert Lalonde Page D 3
La nouvelle Page D 5



Guillaume Bijl Page D 7
Formes Page D 8

LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 JUILLET 1997

Pan Bouyoucas

Une tragédie grecque

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Des dizaines de romans québécois ont célébré la truculence du Plateau Mont-Royal. En revanche, très peu d'écrivains ont raconté le Montréal dit «ethnique», le Montréal des années 90, quoi.

C'est un peu ce qui a poussé Pan Bouyoucas à écrire *La Vengeance d'un père*, un habile suspense — il refuse l'étiquette de «polar» — dont l'action se déroule en grande partie dans le quartier grec montréalais, le Mile-End. Le père dont il est question dans le titre est un immigré d'origine grecque. La trame s'organise autour d'une tragédie. Sa fille aînée sera victime d'une sauvage agression, à la sortie d'un bar, dans la nuit du jour de l'An. Son père cherchera à la venger. Le lecteur pénétrera en alternance dans l'intimité de cette famille grecque et dans l'univers du détective québécois «pure laine» chargé d'élucider l'affaire. Bouyoucas y tenait, à ce personnage de Québécois «de souche». «Je ne vois pas pourquoi on exigerait des écrivains ethniques qu'ils se confinent à des personnages ethniques. Je trouve très intéressant de me glisser dans la peau d'un Québécois de souche. Je l'ai déjà fait dans *L'Humoriste* et *L'Assassin*. En fait, je souhaiterais que le lecteur oublie mes origines et qu'il lise mes livres comme il lit ceux de tout autre auteur québécois», confie Bouyoucas.

Le vote ethnique

Forcément, découvre-t-on dans *La Vengeance d'un père*, les questions politiques hantent le quotidien de ces Québécois d'origine grecque. L'histoire imaginée par Pan Bouyoucas se déroule au début de l'année 1996, quelques semaines à peine après le référendum sur la souveraineté et, surtout, la déclaration du premier ministre d'alors, Jacques Parizeau, qui attribuait la défaite du OUI «au vote ethnique et à l'argent». Il ne s'agit pas d'un roman politique, mais cette question demeure toujours en toile de fond. L'auteur ne prend pas partie mais il dénonce, par la satire et l'ironie, les excès d'une certaine presse anglophone — une journaliste de la *Gazette* y tient un rôle important — et la tentation xénophobe de certains francophones.

«Ce qui m'est venu à l'esprit, le soir où j'ai entendu cette déclaration, c'est jusqu'à quel point les maux politiques d'ici sont paisibles. Dans d'autres pays, ce genre de propos aurait déclenché des émeutes. J'étais aussi un peu triste. Je pensais à tous les efforts de rapprochement de Gérard Godin auprès de la communauté grecque. J'ai horreur des extrémistes, dans les deux camps. Je suis plutôt en faveur du dialogue et de la compréhension mutuelle», dit Bouyoucas.

De tous les immigrés d'origine grecque que compte le Québec, Pan Bouyoucas se veut peut-être le plus francophile. Elevé à Beyrouth, il a fait ses études en français. Débarqué à Montréal à la fin des années 60, il n'a toutefois pas pu poursuivre ses études en français. La loi l'en interdisait.

Pan Bouyoucas a publié un premier roman en 1975 (*Le Dernier Souffle*, Éditions du Jour), puis un deuxième (*Une bataille d'Amérique*, Quinze) en 1976. S'en est suivi un long silence de 20 ans, une période de recul au cours de laquelle l'écrivain est retourné en Grèce, au pays de ses ancêtres. L'année dernière, il faisait paraître chez Libre Expression un polar intitulé *L'Humoriste et l'Assassin*. Il y dénonçait subtilement l'omniprésence des humoristes sur nos scènes. *La Vengeance d'un père* est son quatrième roman.

VOIR PAGE D 2: BOUYOUCAS

Je suis moi. Et moi, c'est moi. Je suis moi. Je suis ici. Je suis quelque chose. Je suis quelqu'un. J'arrive haut, très haut. Je peux sauter, gambader, bondir, courir vite comme le vent. Je peux crier fort, marcher lentement ou rapidement. Je sais me battre...

Charles Perry, *Portrait d'un jeune homme qui se noie*.

Dans ce roman écrit par un Noir, tous les personnages sont Blancs. Tous, sauf un, qui se fait enterrer vivant.

Soul Fiction

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Qui dit littérature noire confectionnée par des Noirs dit quoi? Chester Himes d'abord, James Baldwin et Richard Wright ensuite. Qui d'autre? Walter Moseley, Harlan Ellison, Leroy Jones ou Amiri Baraka, Ted Joans, Alice Walker, Alex Haley, et bien entendu Toni Morrison.

Maintenant, qui dit roman noir écrit par des Noirs dit quoi? Au fond, tous ceux et celles susnommés. Parce que le noir de toutes leurs histoires... Parce que toutes leurs histoires sont profondément empreintes du mal de vivre imposé par l'autre et non de celui qui vient du dedans, de l'en-soi, des nœuds dans la tête. Elles sont donc noires, leurs histoires, mais différemment de celles écrites par ceux que l'on considère comme les maîtres du genre, soit Jim Thompson, David Goodis et — pourquoi pas? — William Faulkner. Le Faulkner de *Sanctuaire*. Surtout de *Sanctuaire*.

Cette nuance entre les derniers nommés et les autres fait peut-être bien écho à ceci: le point de vue. Chez les premiers, Himes et consorts, le point de vue est toujours celui que porte le Noir sur le monde dominé par les Blancs. Ça rappelle souvent, à quelques égards évidemment, le propos de Frantz Fanon dans *Les Damnés de la Terre*. Car le point de vue, celui du Noir sur le monde de l'autre qui n'est jamais un tiers, est toujours un point de vue conscient. Pas un point de vue nécessairement objectif mais un point de vue volontairement conscient. Boudiou, c'est compliqué, eh!

Si, au sein de la bande de Chester Himes, cette histoire de point de vue n'est pas aussi claire, aussi palpable qu'on aimerait qu'elle soit, peut-être bien que cela va changer.

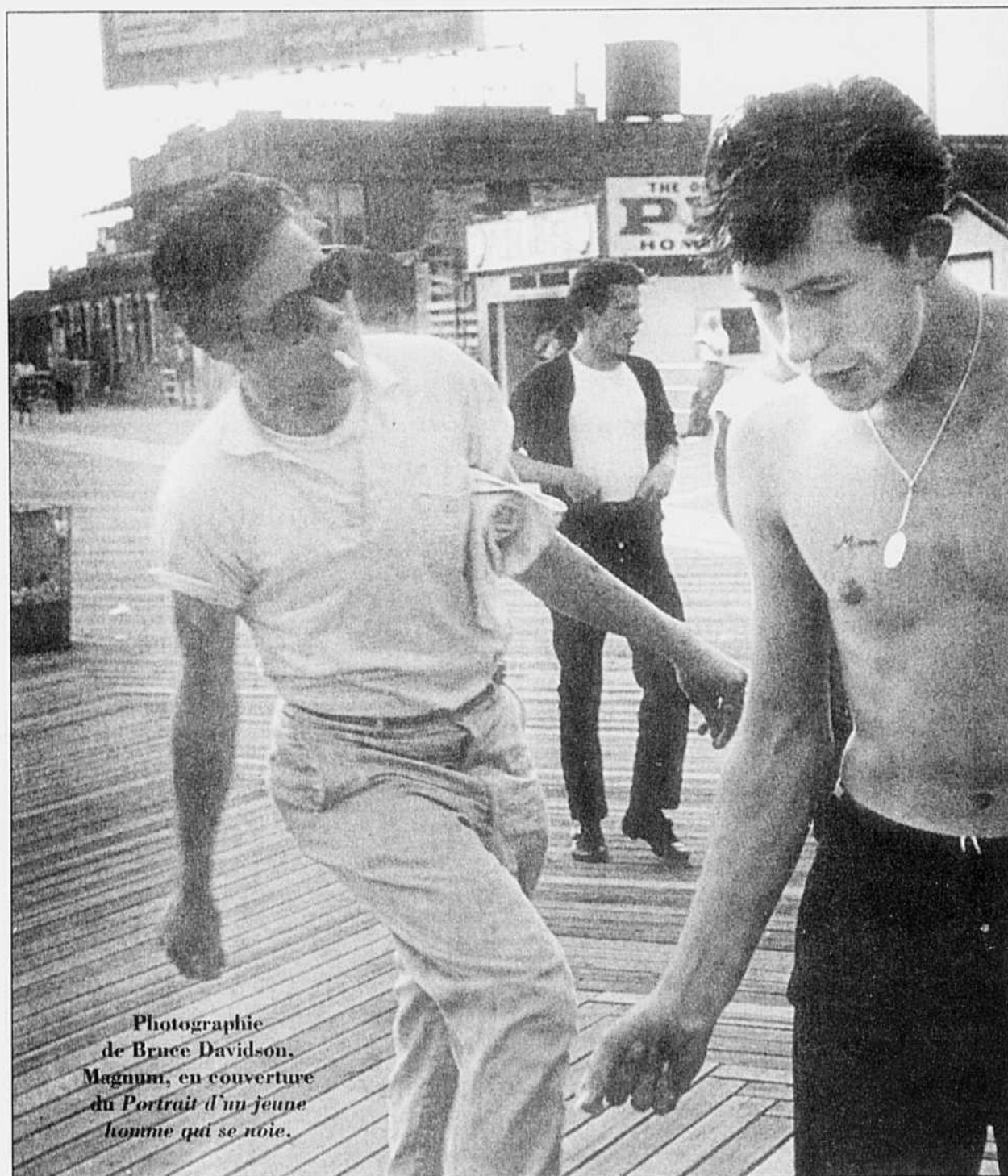
La pêche aux romans

Il y a quelque temps de cela, Samuel Blumenfeld est parti à la pêche aux romans noirs, aux romans faits de sang et de fureur, écrits par des Noirs jusqu'ici inconnus. Évidemment, ce collaborateur de la maison d'édition de L'Olivier est allé aux États-Unis pour effectuer les recherches nécessaires. De longues recherches.

Car s'il existe des romans noirs écrits par des écrivains noirs mal connus parce qu'au départ mal publiés, mal considérés, les romans en question sont durs à repérer. Beaucoup d'entre eux étaient pour ainsi dire perdus. Oubliés dans des boîtes, dans des greniers, des caves.

Toujours est-il que notre éditeur est revenu à Paris avec quelques manuscrits dans sa valise. Puis? Il a convaincu le qui de droit de la maison d'édition L'Olivier qu'il y avait lieu et matière à créer une collection consacrée uniquement aux romans noirs signés par des Noirs. Ce faisant, Soul Fiction, c'est le nom de cette nouvelle collection, a été fondée.

VOIR PAGE D 2: NOIRS



Photographie
de Bruce Davidson.
Magnum, en couverture
du *Portrait d'un jeune
homme qui se noie*.

Des romans noirs écrits par des Noirs

Les
ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Vous offrent un
GRAND LIVRE pour l'été

AVEC LA COLLABORATION D'ÉMILE GUEGUEN
BEN WEIDER,
NAPOLÉON
LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

La vie et l'œuvre
du plus grand
des empereurs

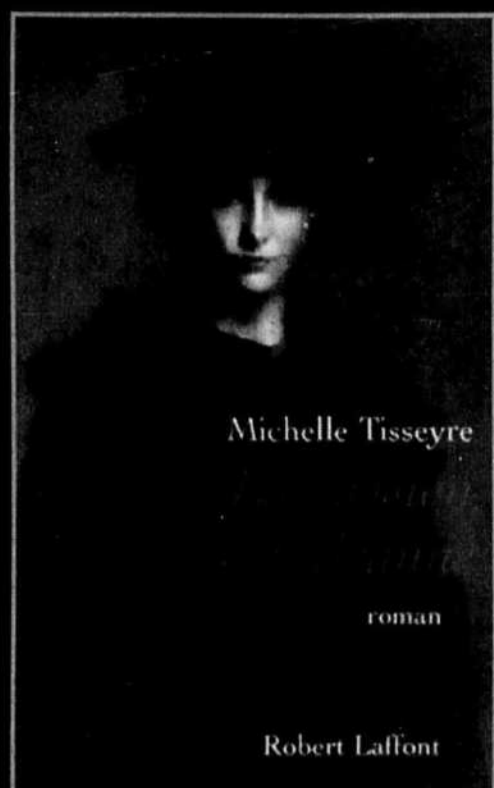
400 pages,
incluant 40 pages
d'illustrations et
de photos
29,95 \$

Distribution ADP

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES, 31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 Tél.: 1 (418) 851-8888

Robert Laffont

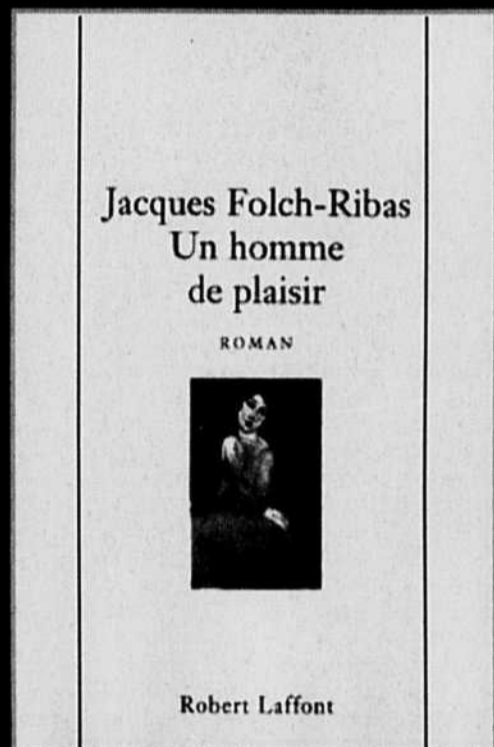
Pour vivre une grande passion romanesque.



Michelle Tisseyre

roman

Robert Laffont

Jacques Folch-Ribas
Un homme de plaisir

ROMAN



Robert Laffont

Pour emprunter les sentiers du désir.

DANIEL GOLEMAN

L'intelligence émotionnelle



comment transformer ses émotions en intelligence

ROBERT LAFFONT

Pour enrichir son regard sur soi-même et les autres.

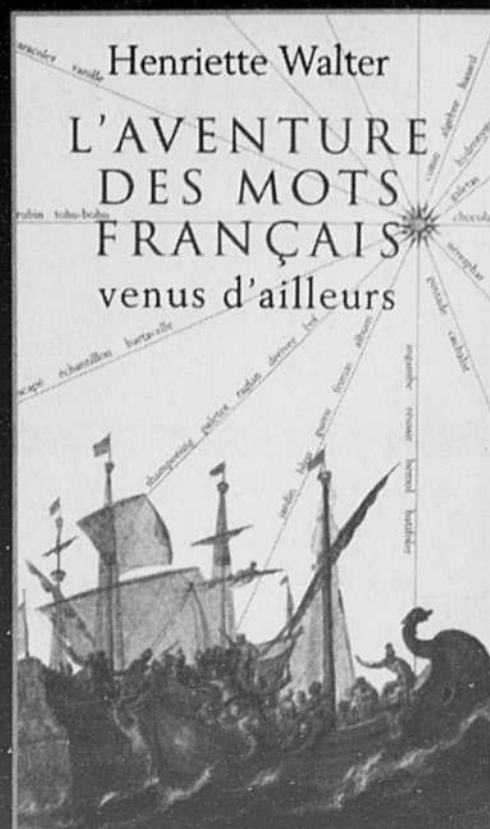


JEAN-DOMINIQUE BAUBY

LE SCAPHANDRE ET LE PAPIILLON

ROBERT LAFFONT

Pour aller droit à l'essentiel.



Henriette Walter

L'AVENTURE DES MOTS FRANÇAIS venus d'ailleurs

Pour voyager avec les mots.

LIVRES

BOUYOUCAS

«Le lecteur ne doit pas s'ennuyer»

SUITE DE LA PAGE D 1

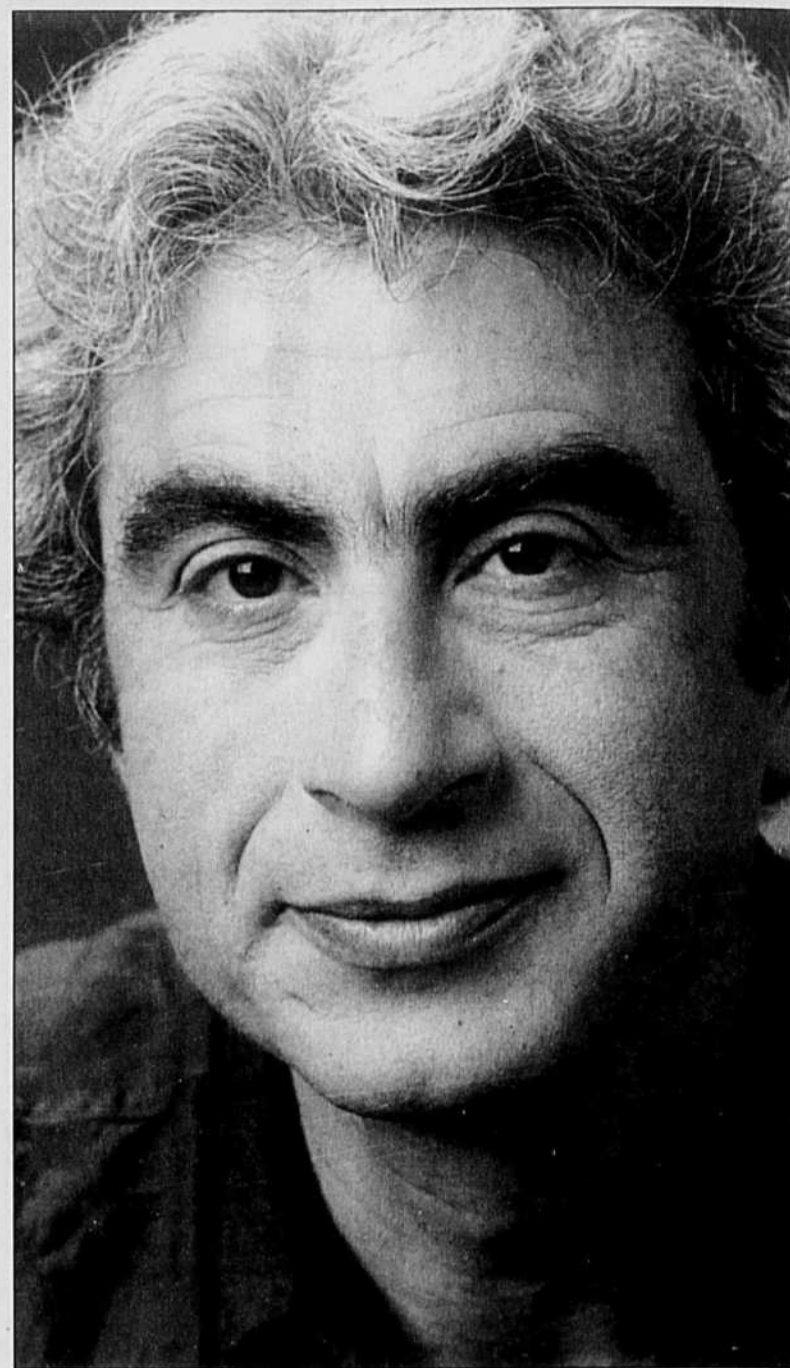
Parallèlement à sa carrière de romancier, Pan Bouyoucas s'est aussi fait connaître à titre de dramaturge. Il a signé cinq pièces de théâtre. Son plus grand succès? *From the Main to the Mainstreet*, pièce créée au Centaur au début des années 80 et reprise à Toronto. Sur le mode de l'autodérision, il racontait la vie d'un immigré à Montréal. C'est sa seule pièce écrite en anglais.

Tant au théâtre qu'en littérature, Pan Bouyoucas prend résolument partie pour l'«histoire», au détriment des épanchements émotifs ou des explorations psychologiques trop prononcées. «Il faut qu'il y ait une action soutenue, du mouvement, du suspense. Le lecteur ne doit pas s'ennuyer. C'est ma règle de base. On ne doit pas se perdre dans la psychologie d'un personnage ou dans ses états d'âme à n'en plus finir. Vous entendez souvent de grands intellectuels vous dire qu'ils n'ont que faire des polars et des suspenses. Mais que retrouve-t-on sur leurs tables de chevet? Des John Grisham, des Anne Rice et autres best-sellers!»

Dans le même esprit, Bouyoucas avoue ne pas être un disciple du théâtre «littéraire» qui s'impose de plus en plus sur les scènes québécoises. Là aussi, il dénonce un certain snobisme et plaide en faveur d'un théâtre plus accessible, plus généreux.

LA VENGEANCE D'UN PÈRE

Pan Bouyoucas
Libre Expression, Montréal, 1997
289 pages



Pan Bouyoucas

LIBRE EXPRESSION

NOIRS

Deux romans écrits par deux auteurs aujourd'hui disparus

SUITE DE LA PAGE D 1

Aujourd'hui, Soul Fiction propose deux romans écrits par des auteurs aujourd'hui disparus. Il s'agit de *Bienvenue en enfer* par Clarence Cooper et *Portrait d'un jeune homme qui se noie* par Charles Perry. Puisqu'il s'agit d'une nouvelle collection, il faut peut-être signaler le soin, le soin sobre, qui a été apporté à la présentation.

Cela étant, commençons avec ces débuts. Les premières phrases. Celles qui donnent, paraît-il, le ton. Dans les cas présents, elles sont assez saisissantes, les phrases du tout début.

Bienvenue en enfer commence ainsi: «On a vu une négresse morte sur la route. Il faut que je vous raconte, c'était une abstraction sanglante, terrifiante. J'en ai été terrifié jusqu'au fond des tripes, dans ma bouche il y a eu comme un goût de bière et de mandarine, j'étais assis là, à l'arrière de la voiture, les poignets enchaînés, et la réalité de la mort, son soudain étalage, a déclenché en moi une démangeaison profonde, quelque chose de honteuse-

ment sexuel.» Mettons que Clarence Cooper ne fait pas dans le détail.

Se défendre jusqu'au bout

Son *Portrait d'un jeune homme qui se noie*, Charles Perry le commence ainsi: «Je suis moi. Et moi, c'est moi. Je suis moi. Je suis quelque chose. Je suis quelqu'un. J'arrive haut, très haut. Je peux sauter, gambader, bondir, courir vite comme le vent. Je peux crier fort, marcher lentement ou rapidement. Je sais me battre...» Autrement dit, je vais me défendre jusqu'au bout. Jusqu'à la fin. Jusqu'à la mort.

L'identité de ce «je» qui conjugue tout le roman est Harry Odum. Lui et ses deux amis habitent Brooklyn. Leur adolescence, nos trois petites frappes la passent dans la rue. Ils sont le moins souvent possible à la maison. Surtout Harry. A cause de quoi? Les coups qui font la vie duraille. À lui, bien entendu, mais à sa mère également. Cette mère qu'il adore. Le petit Odum est un révolté vif.

Peu à peu, il va graver tous les échelons de la tranderie qui

règne sur Brooklyn. Il va devenir un as de la punition. De l'extorsion de fonds. Bref, il va devenir un ange du mal. Mais toujours, il conservera en lui les stigmates qui font la solitude du Noir noyé dans un monde de Blancs. Un monde ici retors, vicieux, pervers.

Bienvenue en enfer est un roman étouffant. Un roman très dur. Plus dur que ce que fait James Ellroy qui, dans le genre, n'est évidemment pas le dernier venu. L'enfer en question est une prison remplie de junkies et de cinglés d'un côté, de prostituées de l'autre. *Bienvenue en enfer*, c'est la passion que nourrit John, un «piguoué», et Sonja, une prostituée. Entre eux, il y a les matons, le mitard. La violence.

Cette histoire de violence, de prison, de passion meurtrière, a été écrite, c'est à souligner, par un homme qui fut junkie pratiquement toute sa vie. Par un homme assoiffé de littérature. Un homme qui courrait alternativement entre son éditeur et son pusher. Et puis, cela ne s'invente pas, il est mort comme bien des auteurs de romans noirs. C'est-à-dire? Dans une chambre minable d'un hôtel minable.

A peu de choses près, la vie de Charles Perry, auteur du *Portrait d'un jeune homme qui se noie*, fut identique à celle de Cooper. Musicien de jazz d'abord, auteur dramatique ensuite, Perry a passé sa vie à courir après... tout!

BIENVENUE EN ENFER

Clarence Cooper
Éditions de L'Olivier, collection
Soul Fiction, Paris, 1997
299 pages

PORTRAIT D'UN JEUNE HOMME QUI SE NOIE

Charles Perry
Éditions de L'Olivier, collection
Soul Fiction, Paris, 1997
52 pages

XYZ éditeur

2^e toit ou 2^e stade?

Un témoignage vivant sur l'histoire chaotique et les enjeux actuels de nos installations «politico-olympiques» de 2,5 milliards \$.

Une lecture qui vous en apprendra beaucoup en vue d'influencer la suite des choses... peut-être!



29,95 \$

384 pages

LA CATHÉDRALE INACHEVÉE

de Guy R. Morin

• Une volée de bois vert pour Rita Dionne-Marsolais, Claude Brochu, Montréal et Québec. •
Claude V. Marsolais, La Presse

• Un livre à lire du premier au dernier couvert! •
André Arthur, CHRC et CRVL

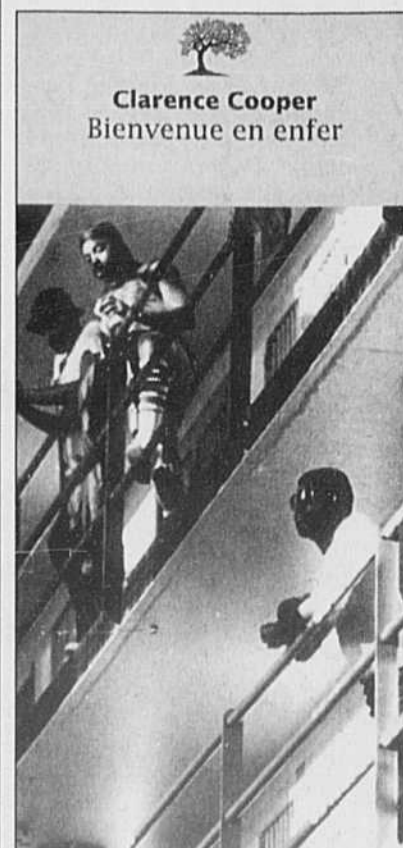
• Le livre que ne lira pas M. Brochu. •
Philippe Cantin, La Presse, sections des sports

• Guy Morin déplore dans son livre que ces installations n'aient pas profité au quartier Hochelaga-Maisonneuve. •
Pierre Thibault, CIBL-FM

Un cadeau idéal pour la Fête des pères

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Clarence Cooper
Bienvenue en enfer

L I V R E S

LA CHRONIQUE

Les mots dans l'herbe

Robert Lalonde est écrivain et homme de théâtre. Dans cette chronique, c'est l'homme, éternel littéraire, que le lecteur retrouvera chaque semaine. Les derniers textes parus de Robert Lalonde ont été *Où vont les sizerins flammés en été* et *Le Monde sur le flanc de la truite*, chez Boréal, en 1996 et 1997.

Lumière assidue, grosse chaleur, vent brûlant qui réveille la peau pour aussitôt l'endormir; c'est le plein été, qu'on a tant attendu et qui nous tombe dessus comme le bonheur sur le pauvre monde, sans s'annoncer autrement que par l'espérance, dont Pierre Michon dit, si justement, qu'elle «est un tourbillon qui vous prend, vous rejette, vous laisse pour mort en vous insufflant vie».

Nous entrons dans l'eau quatre fois par jour, survolés par l'hirondelle en chasse, la préhistorique libellule qui pond en vol et les voraces mouches à chevreuil qui n'attendent que votre sortie du lac pour savourer une bonne mordée de nuque ou de cuisse, parfumée à l'eau claire. C'est que, comme dit encore Michon, «l'insuffisance du monde devenait folle». Tous les appétits perdaient patience dans l'interminable achèvement de l'hiver.

Les envies se faisaient féroces, les désirs s'exaspéraient, les âmes devenaient excessives, «affamées, n'ayant qu'elles-mêmes à dévorer». Michon parle bien de notre fragilité «d'oiseau ramassé après la pluie», de cette passion qui anime les destins splendides ou désastreux, c'est-à-dire les vies ordinaires. Ses personnages sont de ces humbles du jour le jour, de temps en temps allumés par «ce pur diamant d'orgueil dont l'entendement éclaire, le temps d'un souffle, l'esprit toujours opaque». Les vies qu'il raconte sont simples, lumineuses et tourmentées, harcelées par «le dieu hautain et sommaire du tout ou rien». Ils sont de ces êtres «qui font changer la voix quand on en parle». Vies minuscules et pourtant mythologiques, existences secrètes de ces errants qui «s'affalent pour la nuit au hasard d'une grange, dans les gerbes dociles, et se parlent à eux-mêmes longuement dans le noir, avec des rires d'orgueil».

Le petit livre enflammant me suit au fond du champ où je m'allonge dans l'herbe molle, «parmi des envois de guêpes», pour savourer cette écriture qui fait lever les émotions, comme mon chien la perdrix, le lièvre ou la marmotte. (Il n'attrape jamais ni l'une ni l'autre, mais jappe à la nuit longue, à faire baisser la lune qui le nargue, pauvre bredouille aux aguets, dans l'herbe mouillée, encerclé de mouches à feu et tourmenté par ces rubans de fumeroles qu'une brume de printemps encore promène sur les champs.) De concert avec la musaraigne qui halète sous ma paume, le carouge qui pousse sa plainte de ressort brisé dans la hauteur du tremble, la grive qui flûte des

Andes dans l'ombre maigre du sous-bois, je suffoque tranquillement. Tout à l'heure, je retournerai à l'eau, et s'arrêtera ma fausse terreur de «grand papillon effaré qui se cogne aux vitres», comme l'écrit encore Michon. Je lis les pages — qui paraissent se languir de soif, elles aussi, molles et parcourues de fourmis rallenties par le souffle brûlant — et me replonge dans la tourmente des phrases qui racontent «les hameaux et leurs cœurs souffrants». Michon donne envie de lire, de relire et de voir entre les mots, de «substituer la grâce de l'imparfait à un présent qui toujours spolie et déçoit».

Oui, c'est ça, lire, écrire: c'est prêter aux mots «cette oreille défiant, secrètement exaltée et envieuse qu'on prête aux prophètes». Mais il fait chaud et les mots sont tout à coup «vastes et douteux», alors je pose le livre, page contre mousse, et m'allonge dans l'herbe rude. (En ce début juillet, qui a tant perdu pour attendre, les feuilles de lil sont coupantes comme des lames: la main qui les frôle nous revient souvent zébrée d'une fine ligne de sang, indolore, et qu'on a envie de lécher, comme si c'était la framboise qui venait doucement de nous saigner sur la paume.)

Je sors de ma poche deux autres livres, que j'ouvre en même temps, comme deux éventails destinés à me tiédir le visage. D'abord Ray Bradbury, à main gauche, ironique et précis, et qui me somme de ne pas laisser passer une journée sans écrire: «If you do not write every day, écrit-il, the poisons would accumulate and you would begin to die, or act crazy, or both.» Je l'en passe un papier, Ray! Je suis mort assez souvent, comme ça, toutes machines arrêtées, le livre impossible tombé comme une pierre, au fond de la poitrine. «Every morning I jump out of bed and step on a landmine. The landmine is me. After the explosion, I spend the rest of the day putting the pieces together.» («Chaque matin, je descends du lit en posant le pied sur une mine. Cette mine, c'est moi. Après la déflagration, je passe ce qui reste de la journée à recoller tous les morceaux.») C'est vrai: quand on écrit, on se réveille souvent avec un beau chaos à organiser, et si on ne saisit pas tout de suite le crayon, c'est toute la chibagne qui saute en vous laissant demi-mort et fumant sous les débris funestes, à jamais incompréhensibles. «Time enough to cut and rewrite tomorrow. Today — explode, fly apart, disintegrate!» Tout à fait juste:

il faut foncer, ne pas soulever le crayon de la feuille, pondre, faire naître. On corrigera demain, et ce sera, comme de raison, une torture. Vasy tout de suite, la vie est courte, le malheur certain et la mort inévitable. Bradbury ajoute: «Read poetry every day of your life. Poetry is good because it flexes muscles you don't use often enough. Poetry expands the senses, keeps you aware of your nose, your eye, your ear, your tongue, your hand...» Je suis d'accord, bien sûr. Je mange de la poésie tous les matins: ça me remet dans mon corps, ça m'incarne, c'est une «gymnastique d'éveil», pour parler comme l'animatrice à la langue fleurie.

Je pose Bradbury dans l'herbe — j'y reviendrai, son petit livre est un tonique, un champ de mines pour écrivain flanc-mou — et déchiffre, à main droite, un passage du beau livre de Danièle Sallenave dont les pages sont toutes chantournées, les marges remplies — par moi — d'étoiles et de points d'exclamation: «La culture n'est pas un bien que l'on consomme pour se remettre des fatigues du travail. La culture est un arrachement... L'œuvre doit se forcer un chemin, même contre vous. Un livre, dit Kafka, doit être la hache qui brise en vous la mer gelée...» Voilà pour tous ceux et celles qui cherchent à vous faire croire que la lecture est une manière de passer le temps, d'occuper ses loisirs, de répondre à l'angoisse du temps libre. Il faut lire ces pages remplies du bonheur trouble qu'apportent les livres «qui vous enlèvent au monde pour vous assurer une prise sur le monde... Lire et écrire reposent sur l'idée que ce monde-ci, pour être compris et pour être vécu, doit être doublé d'un monde autre, d'un monde imaginaire».

Les livres sont le chemin pour revenir au monde.

Ecrasé de chaleur, je reprends le chemin pour revenir à la vie, fends l'herbe comme le chevreuil assoiffé et tombe de tout mon long, grande roche effilée et plate, dans le lac. Le chien accourt, persuadé que s'achève ma vie, en criant comme un perdu dans l'eau. Je prends ma voix haut perchée, qu'il abomine, pour lui crier:

— Come on, explode, fly apart, disintegrate, today!

VIES MINUSCULES

Pierre Mignon
Gallimard, Folio, 1984

ZEN IN THE ART OF WRITING

Ray Bradbury
Bantam, Pocket Book, 1990

LE DON DES MORTS

Danièle Sallenave
Gallimard, 1991

LE BOUQUINISTE
PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
Gravures

Philo ~ Littérature ~ Histoire
Arts ~ Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE
2065, SAINT-DENIS
MONTREAL 842-9204

POÉSIE

Ombre et lumière du désir

NOCTURNES

Serge Patrice Thibodeau
Écrits des Forges, Trois-Rivières,
1997, 97 pages

VERTIGE DE L'AVANT-SCÈNE

SCÈNE

Nicole Brossard
Écrits des Forges/L'Orange bleue
éditeur
Trois-Rivières/Luxembourg, 1997,
85 pages

DAVID CANTIN

Au cours des sept dernières années, l'œuvre de Serge Patrice Thibodeau a atteint une envergure des plus ambitieuses. Parallèlement, deux vastes projets de création s'entrechoient telle une immense suite baroque; d'une part, *Le Cycle de l'errance* (à l'Hexagone), qui rejoint à son tour *Le Volet des Amériques* (aux Écrits des Forges). C'est dans ce dernier ensemble que prend place *Nocturnes*, un recueil qui traite des sentiments opposés de l'union et de la rupture entre le couple amoureux. Tout d'abord, le titre de ce recueil musical et pictural. À travers les quatre différentes *Nocturnes* qui forment l'ouvrage, on découvre une série de quintes ou de quatrains mesurant les joies ainsi que les tourments que procure le désir charnel.

Dans *Nocturnes de la rue Laval* (la plus importante du livre), l'érotisme de Thibodeau s'inspire de quelques vers de Jean Genet pour ainsi développer sa propre quête vers une passion intense et distincte. Grâce à un registre très musical, cette voie mène à une redécouverte des sens par l'entremise d'un corps traversé par son éveil prospère. À contre-courant du ton bref et elliptique du *Passage des glaces* (Écrits des Forges, 1992), qui exprimait la

douloureuse solitude du créateur, l'écriture des *Nocturnes* prend une intonation fiévreuse qui se laisse porter par un souffle virulent: «C'est un très grand ciel à rendre fous les peintres: / Bleu de cobalt, jaune de Naples, / Avec tout juste ce qu'il faut de lumière / Pour croire en Dieu, le désert en toi retenu / Pour me faire aimer l'hiver et le combat. / De l'autre côté de la ville, vers l'est, / Tu penses à moi, à cet instant précis / Où je rêve de nos corps nus, épuisés, / Dérivant l'un contre l'autre et prenant vie / Le témoignage; en nous, le goût du silex. / Ton regard, beau comme les jeux d'ombres / Au carré Saint-Louis, des feuilles sèches, / Des regrets sans doute, s'accrochent / Aux branches des arbres,

Il est aussi question de désir dans le *Vertige de l'avant-scène* de Nicole Brossard, et pourtant ce travail d'écriture est aux antipodes de celui que pratique Thibodeau. Chef de file d'une certaine avant-garde littéraire au cours des années 70, Brossard organise sa poésie autour de motifs conceptuels, de fragments ludiques, afin de repousser les limites mêmes du genre. À partir de ses propres débats formels, l'œuvre suggère l'émergence de la passion féminine comme une source d'inspiration et de recueillement introspectif. Suivant cette trame, les derniers livres de Brossard donnent l'impression que cet univers poétique peut difficilement aller hors de ses procédés ornementaux.

Dans la première partie de *Vertige de l'avant-scène*, le rythme heurté du discours ne semble pas vouloir franchir des anecdotes intimistes habituelles. Il est devenu presque facile pour Nicole Brossard d'écrire un tel poème: «Là où l'éternité me rend semblable / je mets un peu de réalité / autour des mots larmes et genoux / toujours un adverbe / une vue imparfaite sur demain / le siècle cinq heures qui vient / syllabes saveur d'olive et d'apéro / la vie relancée self-portrait.» On demeure dans une conception très cérébrale de la poésie, qui ne va pas sans maintenir de nombreux pièges ou autres lieux

communs de la modernité québécoise. Pour ma part, je préfère les proses de la deuxième section, où l'on trouve un peu plus d'audace grâce à une certaine transparence syntaxique: «A cause de l'immensité il a fallu rebrousser chemin, contourner les vieux arbres de la rue Laval, me blottir dans les bras en pensant à Key West et que nous pourrions être nus en attendant de trouver une solution pour braver le temps, pour sentir bon l'immensité.» En prenant de véritables risques, cette poésie pourra peut-être de nouveau s'ouvrir aux nombreuses possibilités qu'offre l'exploration verbale!

Serge Patrice Thibodeau

NOCTURNES



f

Nicole Brossard

VERTIGE DE L'AVANT-SCÈNE



f

tu n'as pas dit / Que l'hiver nous sépare.» En modulant l'exploration intérieure avec la formule incantatoire, Thibodeau arrive à transmettre une poésie qui questionne plus que jamais, sans toutefois renoncer au plaisir de l'émerveillement. Parmi les autres *Nocturnes*, la séquence du Mexique annonce peut-être un chemin nouveau dans cet univers poétique, avec ses symboles oniriques issus de la civilisation maya. Encore une fois, Serge Patrice Thibodeau n'hésite pas à se mesurer aux défis qui relancent cette longue marche vers ces zones obsessives, ces lieux conflictuels.

Il n'a que trois doigts. Three Finger Brown, pour affronter les redoutables frappeurs de la Ligue nationale de baseball. Il devient pourtant le meilleur lanceur de l'histoire des Cubs de Chicago. En ce 4 juillet 1908, viendra-t-il à bout d'une équipe d'étoiles de l'Iowa quand tout s'en mêle, déluge, fantôme indien et amours impossibles ?

Big Inning, Iowa, le nouveau roman de l'auteur de *Field of Dreams*
Les Heures bleues, le nouvel éditeur

W.P. Kinsella
BIG INNING, IOWA
339 pages, 27,95 \$
ISBN 2-922265-02-1

Les heures
bleues

Diffusion en librairie : Dimedia

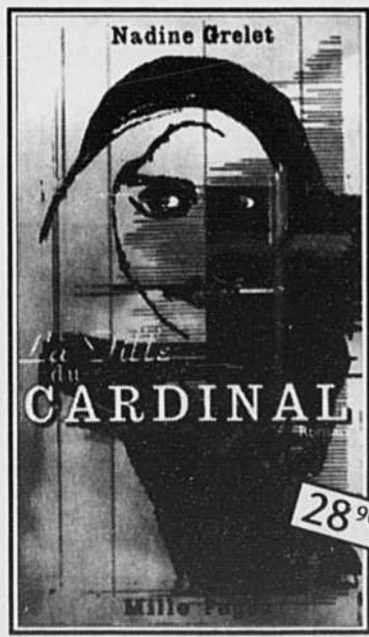
L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

LA FILLE
DU CARDINAL

roman

Nadine Grelet

«Être romancier est bien commode. On peut dire que ses personnages sont imaginaires, que rien de ce qu'on écrit n'est vrai, mais que tout est vraisemblable. Les lecteurs n'y verront que du feu, chercheront toujours à savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas et à reconnaître un vrai personnage derrière un personnage de fiction. C'est le cas de ce roman québécois, publié aux Éditions Mille Pages, où l'auteur nous présente un cardinal de chez-nous, réputé pour sa sainteté et qui aurait eu une fille...»

Pierre Vennat, *La Presse*

éd. Mille Pages

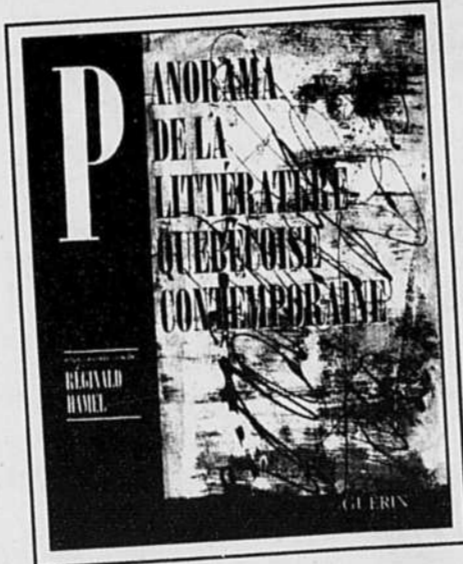
Champigny

GRANDE SURFACE

SUCCURSALES

4380 St-Denis
(514) 844-2587 1-800-817-2587
Ouvert 7 jours de 9h à 22h
Station Mt-Royal

371 Laurier ouest 276-2587
Mail Champlain 923-2587
Carrefour Angrignon 365-2587
Centre Laval 682-2587



832 pages 39 \$

COLLABORATEURS

Andrés, Bernard,
Université du Québec
à Montréal

Bellemare, Madeleine,
CÉGEP de Saint-Laurent

Bérard, Sylvie,
Université de Toronto

Blouin, Louise,
Collège de Rosemont

Boivin, Aurélien,
Université Laval

Dion, Robert,
Université du Québec
à Rimouski

Dorion, Gilles,
Université Laval

Fortin, Nicole,
Collèges de Limoilou et
François-Xavier Garneau

Fournier, Marcel,
Université de Montréal

Gagnon, Serge,
Université du Québec
à Trois-Rivières

Godin, Jean Cléo,
Université de Montréal

Hamel, Réginald,
Coordonnateur de cet ouvrage,
Université de Montréal

Laroche, Maximilien,
Université Laval

Le Blanc, Benoît,
Radio CIBL-FM

Legris, Renée,
Université du Québec
à Montréal

Lemire, Maurice,
Université Laval

Leroux, Georges,
Université du Québec
à Montréal

Lever, Yves,
CÉGEP Ahuntsic

Lord, Michel,
Université de Toronto

Moisan, Clément,
Université Laval

Nadeau, Vincent,
Université Laval

Pallé, Michel,
Démographe au Conseil
de la langue française

Péan, Stanley,
Université Laval

Riendeau, Pascal,
Université de Montréal

Robert, Lucie,
Université du Québec
à Montréal

Saint-Gelais, Richard,
Université Laval

Samson, Jacques,
CÉGEP Maisonneuve

Téту, Michel,
Université Laval



GUÉRIN

4501, rue Dooler
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin.qc.ca
Courrier électronique: franc@guerin-editeur.qc.ca

LIVRES

Marc Fisher

Un chant d'amour

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

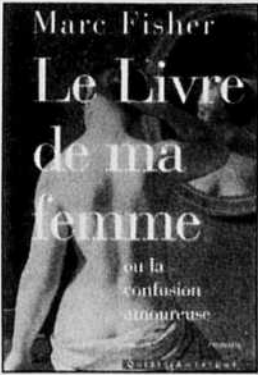
Dans le petit monde des écrivains québécois, Marc Fisher occupe un créneau bien à lui. Ce Poissant nommé Fisher vit de sa plume depuis près de vingt ans. Ses romans (*L'Ouverture du cœur*, *Mariage à Hollywood*, *Le Psychiatre*) ont été traduits en plusieurs langues et ont su trouver un large public, de Londres à Berlin. L'année dernière, il publiait un amusant petit conte inspiré de l'univers du golf (*Le Golfeur et le Millionnaire*), sport qu'il pratique assidûment. Des milliers de golfeurs l'ont lu avec bonheur et y ont puisé matière à améliorer leur jeu. Ce qui distingue Fisher de l'ensemble de ses pairs, c'est qu'il s'inscrit dans une tradition beaucoup plus américaine qu'européenne. Il fréquente le polar et le suspense, se permet de célébrer des valeurs dites « nord-américaines », ne pêche pas par excès d'introspection. Tout cela, toutefois, n'est plus tout à fait vrai. Avec *Le Livre de ma femme*, Marc Fisher cherche en quelque sorte à rompre avec son passé et s'offre une incursion dans un univers plus littéraire. Pour accoucher de ce

dernier roman, Fisher a dû totalement modifier sa méthode de travail. « J'avais l'habitude de me faire des plans de travail

extrêmement précis, d'avoir recours à des techniques narratives rigoureuses. Cette fois, j'ai procédé différemment. Je me suis plutôt laissé emporter par l'émotion, par l'écriture. Ensuite, j'ai élagué », explique-t-il.

Dans *Le Livre de ma femme* — le titre s'inspire du chef-d'œuvre d'Albert Cohen, *Le Livre de ma mère* —, Fisher met en scène un écrivain à l'aube de la quarantaine, Paul Rhomer, dont la vie est bouleversée par une rupture amoureuse. Le départ de sa femme Michèle le plonge dans une douloureuse crise. Après diverses expériences peu satisfaisantes, il chasse ses remords et autres démons puis repart à la conquête de la femme de sa vie. À travers cette histoire, Marc Fisher a vu l'occasion de réfléchir sur le désarroi amoureux qu'il observe partout autour de lui depuis quelques années. « Nous vivons à l'époque des amours jetables. Tout se

consomme et se consume à une folle allure. Nous sommes un peu perdus », constate Fisher. Cela dit, l'auteur a



évité de faire le morale ou de proposer quelque recette. Tout au plus insiste-t-il sur l'intensité et la solidité de son premier véritable amour.

Le roman se transforme progressivement en chant d'amour pour cette femme que Rhomer tente de reconquérir. « Toute ma vie sans elle n'est rien [...] J'aurais mieux aimé l'apprendre sans douleur dans un livre, mais

peut-être les livres n'enseignent-ils pas ces choses », écrit-il.

En émaillant son récit de diverses citations d'Eluard, Valéry, Hegel, Musset et autres grands auteurs, Fisher a voulu, à sa manière, plaider en faveur des livres. L'auteur en sent le besoin: « Si on délaissait un peu la télé et l'Internet et que l'on prenait davantage le temps de lire et le temps de vivre, peut-être que nous serions moins confus dans nos rapports amoureux et dans l'ensemble de nos rapports. »

Plutôt heureux de ce changement de cap, Fisher a l'aval de son fidèle mentor, l'ex-libraire Henri Tranquille. « C'est mon premier lecteur. Il est extrêmement sévère. Nous avons développé au fil des ans une relation extraordinaire. Il nous arrive souvent de lire les mêmes ouvrages et de partager nos impressions au téléphone pendant de longues heures », raconte Fisher.

**LE LIVRE DE MA FEMME
OU LA CONFUSION
AMOUREUSE**
Marc Fisher
Québec/Amérique, Montréal, 1997,
205 pages

LE SUJET DU LIVRE

Dany Laferrière: le roman dans le corps

Chaque semaine, un auteur parle de la construction de l'œuvre, de la recherche préliminaire à la fabrication des personnages et de l'histoire: le sujet du livre. Aujourd'hui, Dany Laferrière.



ARCHIVES LE DEVOIR

Dany Laferrière

Mais je n'ai pas encore écrit une seule ligne.

Depuis son entrée spectaculaire en littérature — *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* paru en 1985 —, Dany Laferrière a écrit huit livres. En douze ans. Ce n'est pas énorme, mais on peut dire que le rythme est soutenu.

Comment fait-il? « Je peux écrire très vite parce que quand je m'y mets [...], le livre est presque déjà fait! Mon écriture est rapide parce que je macère longuement. Bref, quand je rédige, je suis dans la situation de l'enfant avec son album à colorier. Les dessins sont déjà faits; à lui de leur donner des couleurs. Quand j'écris, je colorie. »

Oui, mais comment se passe-t-elle au juste, cette macération? « Pour moi, tout commence par une idée ou par un titre. Par exemple, je sais déjà que mon prochain livre va s'intituler *L'Œil du cyclone*. J'écris ce titre un peu partout. Je m'y habitude peu à peu. Ça n'est encore qu'une idée très large. Je n'ai pas encore une histoire. Il faut que je puisse la sentir physiquement? Si, disons, je me promènes dans des ruelles obscures et que je tombais sur des tortionnaires? Tortionnaires... Oui, c'est un bon mot, plus fort que « bourreaux ». Mais comment seront-ils, ces tortionnaires? Et petit à petit, par cercles concentriques, cette idée m'entre dans le corps: je trouve des noms, il y a des odeurs. Puis, je me rends compte, à mesure, que je tiens un livre.

« Bref, il faut d'abord que je ramène l'idée, le titre sur ce que j'appelle mon terrain. Que ça devienne mon thème à moi. Alors je sais que quels que soient les défauts du livre, on ne pourra pas me reprocher ce thème. Je suis sûr de sa légitimité, de sa justesse. »

Et s'il découvre que ce thème est faux, artificiel? « Alors, je n'ai même pas le goût d'écrire. Je constate que j'ai fait fausse route et je m'arrête. Ça veut dire que je n'avais pas de livre sur ce sujet-là, tout simplement. Et je m'en vais ailleurs; j'en ferai un autre, car j'ai plein de livres dans le corps. »

Toute cette genèse paraît bien intimiste, non? « Il y a là un piège, oui. Or, comme je ne veux pas faire de livres folkloriques, anecdotiques, il faut que j'arrive à amarrer mon thème avec une vision universelle. Je ne veux pas sortir cette chose palpitante, vivante, et la lancer telle quelle à la face du lecteur. Je dois

trouver le moyen de partager cette expérience intime avec le lecteur. »

Le style, la forme le préoccupent-ils? « Je ne me demande jamais si ce que je suis en train d'écrire est « littéraire » ou pas. On m'a parfois regardé de haut: les jurys, l'institution littéraire, qui voient la littérature comme une sculpture formelle, un « beau » texte. Moi, je suis plutôt de l'école américaine, si on veut, qui croit que le texte doit se porter de manière si naturelle — ce qu'on peut appeler son style, son corps — qu'on ne remarque ni l'un, ni l'autre. On ne sait même pas si on lit. C'est ça, mon rêve: de parvenir à une écriture du même ordre que l'élegance, telle que la voyait Brummel. À un ami qui disait l'avoir trouvé fort bien habillé quand il l'avait croisé la veille, Brummel avait rétorqué: « Si vous l'avez remarqué, je ne l'étais pas tant que ça. »

Finalement, se demande-t-il si le livre à faire rejoint des préoccupations actuelles? « Non, pas du tout. Je ne me demande même pas si je suis en train d'écrire un roman ou des nouvelles — voilà pourquoi il n'y a pas de mention de cet ordre sur la couverture de mon dernier livre, *La Chair du maître*. En revanche, je me pose la question de la narration. Car la seule moralité de l'écrivain, c'est de se demander s'il va être lu en entier; de là, il peut même, que dis-je, il a le devoir d'employer toutes les ruses possibles pour répondre avec succès à la question fameuse qui est au cœur des Mille et une nuits: comment retenir l'attention du roi pour qu'il ne décide pas de me couper la tête? Toutes les ruses, mais tout en faisant exactement ce que j'avais en tête. Il faut que ce soit lu. Mon travail, c'est de m'en assurer. Je suis même prêt à me mettre nu pour être vu, mais sans faire de compromis sur ce que j'ai à dire. »

LIBER

François Bugingo
AFRICA MEA
Le Rwanda et le drame africain



246 pages, 28 dollars

Juillet en fête!

JE TE DONNE MON COEUR

Chaîne incluse

Total
10 pts. VENTE **158 \$**
25 pts. VENTE **288 \$**
50 pts. VENTE **488 \$**
1 carat VENTE **788 \$**
2 carat VENTE **1488 \$**

LES PERLES... UNE IDÉE DES PLUS CULTIVÉE

Perles Noires de Tahiti également disponibles.

5-5.5 mm 18"	108 \$	Prix courant	225 \$
6-6.5 mm 18"	388 \$	Prix courant	798 \$
7-6.5 mm 18"	348 \$	Prix courant	698 \$
7-6.5 mm 28"	548 \$	Prix courant	1098 \$
7-7.5 mm 18"	648 \$	Prix courant	1298 \$
3-7.5 mm 20"	1288 \$	Prix courant	2600 \$
8-8.9 mm 18"	3900 \$	Prix courant	7800 \$

perles noires de Tahiti

Le plus grand choix au Québec.

LES DIAMANTS UNE IDÉE BRILLANTE

Alliance à partir de **199 \$**
Vaste choix en magasin.

BRACELET TENNIS

Total
0.50 carat **588 \$** Prix courant 1176 \$
1 carat **1088 \$** Prix courant 2176 \$
2 carats **1988 \$** Prix courant 3976 \$
3 carats **2988 \$** Prix courant 5976 \$
4 carats **3888 \$** Prix courant 7776 \$

ENSEMBLE POUR TOUJOURS

Jonc anniversaire à diamant sur OR 14 carats

Total
25 pts. VENTE **288 \$**
50 pts. VENTE **588 \$**
1 carat VENTE **888 \$**

Plus de 200 modèles disponibles

Nos diamants et pierres précieuses sont sélectionnés par le laboratoire Gemmologique du Canada.

SOLITAIRE

0.25 carat **458 \$** Prix courant 916 \$
0.50 carat **788 \$** Prix courant 1576 \$
1 carat **2888 \$** Prix courant 5776 \$

BOUCLES D'OREILLES À DIAMANT SOLITAIRE OR 14 CARATS

Total
5 pts. VENTE **58 \$**
10 pts. VENTE **88 \$**
25 pts. VENTE **268 \$**
40 pts. VENTE **478 \$**
50 pts. VENTE **688 \$**

1 carat SEULEMENT **688 \$** Prix courant 1 376 \$

Autres choix disponibles

JONC ANNIVERSAIRE

à diamants, et saphirs, rubis ou émeraudes sur OR 14 CARATS

Total
14 carats VENTE **288 \$** chacun

BAGUE À DIAMANT EN FORME DE COEUR

Total
33 pts. VENTE **288 \$**

BOUCLES D'OREILLES ET PENDENTIF À DIAMANTS

3 diamants **298 \$**
Total 22 points

GRAND CHOIX DE PLUMES

Aurora • Cross • Elysée • Mont-Blanc • Parker • Sheaffer • S.T. Dupont • Waterman

LE PARCHEMIN
DEPUIS 1966

Dédié à l'intégrité et au meilleur prix.

Mezzanine, MÉTRO Berri UQAM, 1500, rue Berri Montréal 845-5243 sans frais 1-800-667-6878

Toutes nos montres Seiko en inventaire **35%** de réduction

Egalement dépositaire autorisé des montres de marques Garneau • Lassale • Longines • Michel Herbelin • Pierre Balmain • Pulsar • Seiko • Simon Chang • Tissot • Swatch

SEIKO

Librio
LE PLAISIR DE LA LECTURE... À PETIT PRIX

Cet été, obtenez **gratuitement 1 inédit** de Maupassant offert par votre libraire pour tout achat de 3 Librio.

Librio, des auteurs classiques, contemporains et surtout le texte intégral à 3,75 \$.

Aux Beaux Dimanches,
Les Ailes du Feu
de Philippe Leduc
une symphonie un roman

Stanké

Le dimanche 6 juillet
21h30

Radio-Canada
Télévision

ARTS

La nouvelle du samedi

Wilson 3

Jean Pierre Girard a publié à ce jour quatre recueils de nouvelles. Son premier, *Silences*, lui a valu en 1990 le prix Adrienne-Choquette. Après *Espaces à occuper* (1992) et *Léchées, timbrées* (1993), il a fait paraître il y a quelques semaines *Hair*, un recueil de nouvelles fort bien accueilli par la presse et le public. Jean Pierre Girard a 36 ans. Il enseigne la littérature au Collège de Joliette. *Wilson 3* est une nouvelle extraite de *Hair*? (L'instant même, 1997).

JEAN PIERRE GIRARD

Sur l'autoroute, ce jour-là, vous entreprenez de me doubler, vous gagnez sur moi, vous arrivez à ma hauteur, vous êtes trois dans la voiture, quatre avec le chien.

Toi, tu es un homme d'une quarantaine d'années, tu es passager à bord d'une Cutlass Supreme et une femme tient le volant de la Cutlass. Elle est habile, cette femme, tout en souplesse la conduite, c'est peut-être ton amie, peut-être ta voiture, le gosse et le chien derrière vous, ce sont peut-être les vôtres, ils s'agitent, et toi tu somnoles, vitre baissée, grisé par l'été, le vent et la chaleur qui te font le plus grand bien. Tu rêvasses, tu es beau, tu souris machinalement. Ton bras gauche est tendu vers la femme, et ta main, déposée sur sa cuisse nue, est au repos, juste bien, juste à sa place. Les rides autour de tes yeux s'enfoncent longtemps dans ta peau, très creuses, installées, presque violentes. Elles sourient pourtant, ces rides, comme si elles avaient enfin découvert leur façon d'être tiennes, ou leur manière d'être rides, gravées en toi, de jour en jour un peu plus reines des labyrinthes de ton visage. Tu es un homme heureux maintenant, à nouveau, c'est assez évident. Tu n'as presque plus mal, en fait, je pense. C'a été difficile, affreux, c'a été comme des naissances compliquées, de la douleur, plein de craintes pour l'après, mais désormais tu en es sorti, tu as réappris l'effort et le risque, tu es réappris le sommeil aussi, et tu aimes profondément cette autre femme par laquelle ton repos transite désormais. Et ce gosse, le vôtre, tu l'aimes aussi, bien sûr, tu donnerais ta vie.

Moi, j'y vais de mes exercices réguliers. Une balle de tennis dans la main gauche, je pétris, Québec-Montréal, c'est long, je pense à toi, qui me doubles, qui rêvasses, qui es manifestement parvenu à te hisser de nouveau sur l'une des toiles filamentieuses du bonheur. Je suis content pour toi, tu sais. Tu me fais déjà du bien.

Tu remarques la balle dans ma main. Tu la fixes sans la voir, on dirait. C'est assez intrigant, très attirant, cette capacité que tu possèdes d'être totalement ailleurs, éthéré, bercé, c'est d'une grande beauté. Ça ressemble à une absence totale de vigilance, vois-tu, et c'est très bon à côtoyer, même à pareille vitesse. Je suis jaloux, bien entendu, une sérénité pareille, c'est trop pour un seul témoin, j'aimerais être plusieurs dans ma voiture, je pense un instant à heurter la tienne, à vous tuer tous, mais tu es tellement apaisant à accompagner, alors je roule et j'avale tout ce que je peux de toi et de vous.

C'est la confiance, n'est-ce pas, dis-moi? La belle et grande confiance qui préside à chaque seconde de paix?

C'est bien elle qui te permet pareille évasion? J'aimerais bien que tu sois là, que tu me dises.

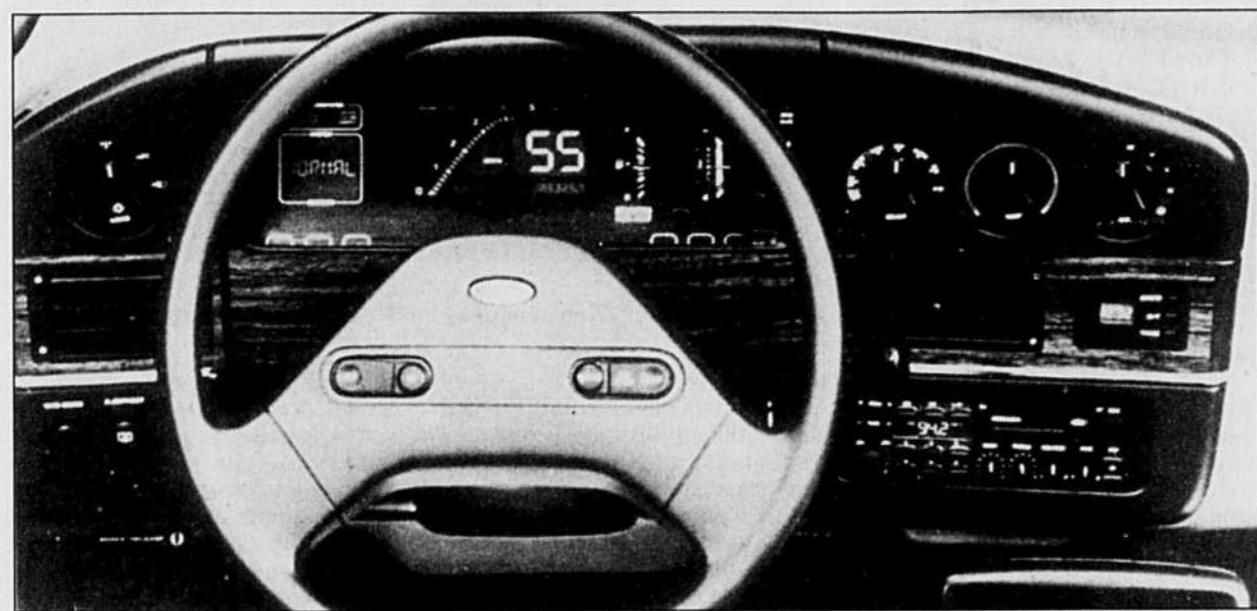
Je comprends à quel point tu peux aimer ta compagne. Appelons-la Marie.

◆◆◆

Je te regarde, tu me regardes, je regarde l'enfant, je presse la balle, tu continues de sourire machinalement, et soudainement il m'apparaît, l'espace entre nous.

Je le vois, cet espace, à ma grande surprise, comme un petit rien, une entité ridicule, tout à fait compressible, une masse assez molle sur laquelle nous possédons une prise plus sûre, bien plus décisive que tout ce que nous avons pu imaginer jusque-là dans la vie. Et ça, tu vois, ça m'ébranle beaucoup. Un peu hétébé, j'accélère par ré-

flexe, pour demeurer un instant à ta hauteur, et puis je laisse mon véhicule se rapprocher du tien, et voilà que mon bras semble comprendre avant moi, qu'il se déploie, qu'il t'offre cette balle, qu'il la tend dans l'air, à la verticale de la ligne pointillée qui fend le monde en deux, jusqu'en Chine ou au Guatemala, à plus de 100 kilomètres à l'heure, la balle est offerte dans le vent, et c'est à ce moment que tu débarques pour de bon dans notre histoire, je crois, tu ne réfléchis pas, en tout cas pas plus que moi, tu me vois et ton bras se tend lui



aussi, toujours machinalement, comme le sourire de tout à l'heure, et ce bras réussit à toucher la balle, une Wilson 3, je pense, presque neuve, pour les surfaces dures. Tu dégages encore un peu ton épaule, tu étais encore un peu ton bras, et tu parviens à prendre la balle, je suppose que nos doigts se sont effleurés, mais je suis loin d'en être certain, c'était peut-être le vent, c'était peut-être la joie, c'était peut-être le souvenir de ma mère, je ne sais pas, tu comprends, dans ma tête parfois, ce n'est pas très bien rangé, tu replies ton bras, tu le ramènes à toi, dans ton pays, tu examines la balle et moi je décèle.

Tu poursuis ta route, tu ne te retournes pas, tu retires ta main de la cuisse de ta compagne, et tu ne lui montres pas tout de suite ce trophée de la route (elle ne s'est aperçue de rien, au fait, Marie, et c'est magnifique; c'est quelqu'un de vraiment bien que tu as rencontré là: une chic fille, concentrée sur la route quand elle y joue un rôle, et surtout porteuse de son monde à elle, une fille qui n'accorde de véritable importance qu'au strict minimum, un mouvement sur le bas-côté, les manœuvres de conduite, un raton laveur, enfin tout ce qui pourrait menacer les siens; elle est vraiment magnifique). Tu te demandes un moment si tu n'as pas rêvé, qu'est-ce qui vient de se produire? mais la balle est là, dans ta main, prodigieusement réelle et douce, et elle chasse tous tes doutes, elle chasse tes craintes face à l'amitié et à l'amour, elle chasse même tes appréhensions face à ce cancer qu'on a diagnostiqué et que tu combats comme un dieu.

Tu regardes longuement cet objet, comme si tu voulais lire dans ses entrailles de feutre, et percer le sens qu'il doit inévitablement acquérir à ton contact.

Tu t'éloignes, tu n'es bientôt plus qu'un passager dans un véhicule devant ma voiture, je distingue à peine la plaque d'immatriculation, tu deviens un point minuscule, et puis même plus un point, tu as disparu dans le miroir de la route, ce terrifiant horizon d'asphalte, mais tu regardes intensément la balle, je le sens, exactement comme je sens dans mon corps que de temps à autre, peut-être en cette seconde précise, où que tu sois aujourd'hui, tu te rappelles que cette balle t'a bel et bien été offerte

par un homme qui te ressemble, et cette certitude occupe maintenant une part importante de ton existence, elle est ancrée en toi, c'est une force, une île, une raison de croire. Large et souple, ta certitude, ample et finement tissée, totalement destructrice parfois, bien trop lourde à porter, mais absolument nécessaire le reste du temps, alors tu n'oublieras pas, tu ne veux rien oublier, c'est désormais là, gravé.

Aujourd'hui, c'est exact, tu rêves ta vie ailleurs, et la Wilson ne représente plus grand-chose. Sans doute est-elle égarée, ou l'enfant a grandi et l'a usée jusqu'aux coutures en jouant sur les murs, ou le chien l'a mordue et crevée, je ne sais pas, mais peu importe, moi je demeure, et la seconde de l'autoroute demeure, et elle t'anime dans les jours difficiles, j'en suis persuadé. La seconde de l'autoroute est une huile sur ta peau, délicatement étendue par tes mains ou par d'autres mains, une huile qui pénètre et abreuve chaque pore de ta peau, et cette seconde définitive por-

te quelquefois une promesse qui va jusqu'à te permettre de te montrer un rien moins fort que l'homme sur lequel tant de gens comptent autour de toi. Ça va jusque-là, oui, quelquefois ça arrive; ta main trouve sa paix sur une cuisse dénudée, enfin se laisse épouser par une autre forme, se console et se rétracte, et tu peux penser un moment à tes riens à toi, tes faiblesses insignes, belles, ta fatigue, tes cheveux tombés et repoussés, et à moi.

Dans ces occasions, tu te souviens de nos moments, sur l'autoroute: notre histoire. Tu t'en souviens avec beaucoup de tendresse: ton sourire qui s'efface, nos bras tendus, le vent, les explosions mortifiantes de ta vie, de plus en plus lointaines, dont les échos heureusement s'éteignent; ton sourire machinal; ta capacité renouvelée d'être ailleurs, autre, capacité de te laisser dériver auprès de cette femme superbe qui conduisait la Cutlass. Et il est bien possible, mon vieux, il est même assez probable que tu te rappelles ces instants comme des minutes magiques, décisives, des sommets de ton existence, phares lumineux dans ta vie d'homme blessé qui s'est tenu debout et qui a repris pied depuis... mais depuis quand au fait? Depuis l'âge du gosse, sans doute, ou un peu avant.

Alors parfois, c'est à ce moment que ça monte, par-devers toi, comme un sursaut devant le mal qu'on semble avoir eu besoin de te faire, toi la cible parfaite, c'est là que ça vient et te domine, c'est là qu'elle monte, la haine, ou plutôt ce qu'il faut bien appeler la haine, tournée vers ce qui vit, tournée vers moi. Tu me hais de ne plus être là, sur l'autoroute, d'être ailleurs qu'auprès de toi, à rouler, à t'offrir quelque invertébrée Wilson; tu me détestes de me savoir si éphémère, de te laisser à toi, seul, avec un trop pauvre souvenir de moi. Même pas un sourire.

Tu ne veux pas me détester, évidemment, alors tu résistes, mais tu discernes immédiatement le mur immense de la déroute, et c'est bien là, ce ressac de la haine, il est tout à fait présent en toi, puissant, il t'emporte, t'éloigne de la rive, et c'est moi qui suis le bouc émissaire, le mur, le punching-ball, je deviens le support par lequel un peu d'acide peut sortir de toi.

Eh bien...

Eh bien je crois que tu as raison de me détester... Va. Fais.

Je le devine en moi, que tu as raison, que c'est ce qu'il faut, *Que ça sorte*, comme on dit. Et je le ressens aussi, tu sais. Il me semble que j'habite cette haine fugace, mon bel ami, moi aussi, haine qui me gruge et me gagne. Je lutte contre elle, bien entendu, je lutte très fort, mais au bout de quelques mois je plie les jambes, et je perds pied dans la plainte des trompettes, moi aussi. Ça m'arrive souvent. Ça m'arrive tout le temps de perdre pied.

Mais ça me rassure, tu vois. Perdre pied, donner prise, tout ça me rassure.

Alors j'aimerais bien que ce soit pareil pour toi. Laisse-moi être cette mèche dans laquelle ta haine va baigner, et qui va la rincer. Tu sais, ce ne serait peut-être pas possible, aimer, si nous ne portions pas en nous le poison de la haine. Oui tu sais.

Et parfois, éphémère antidote, fugitive avancée, quelque insignifiante pelote de feutre, une âme est offerte, et tout

s'ouvre. Pour un moment, route claire.

Tu me diras: tu rêves, mon vieux. Mais si, justement, mais si, te répandrai-je. Je rêve.

Et alors? Ne me fais pas chier, d'accord? Je vous ai laissés vivre, moi, cette fois-là, sur l'autoroute, j'aurais pu vous tuer, rappelle-toi.

Alors, s'il te plaît, ne me fais pas chier.

◆◆◆

Quelque part plus loin, cette journée-là, tu as quitté l'autoroute, sauta, tu es sorti, tu as emprunté une bretelle et tu as disparu.

Et alors: je l'ai fait aussi. J'ai quitté cette autoroute, je suis sorti, j'ai négocié une interminable courbe, si tu savais, désespérante, mais sans ralentir cependant, je m'en souviens très bien, les pneus qui crissent, la terre qui tourne, l'espoir d'un horizon qui planche ou foudroie, tout ça, et rien ne laissait paraître mon effort, crois-moi. J'étais stoïque, lucide, maître de la route et de moi, dans le plus total désarroi de mon âme. Ça me préoccupe profondément, depuis lors et en cette seconde même, cette maîtrise de moi-même, ce cran, mais c'est la vérité.

Je ne te vois plus désormais... Je veux dire: même dans mon souvenir je t'ai perdu, je ne me rappelle plus si tu étais brun ou blond, l'année de la Cutlass, l'âge du gosse, la couleur du chien; des tas d'images se sont dissipées. Et tu te demandes sincèrement comment, moi aussi, comment je pourrais arriver à ne pas te haïr?

Mais mon vieux, je ne peux faire que ça.

Et tu le devines aisément, d'ailleurs, tu le ressens en toi: tu es tellement... furtif. Et nous détestons ça, toi et moi.

Oui, furtif qui s'échappe, qui prend le large, illisible, même pour toi-même. Que c'est moche.

Je le sais bien, tu comprends, je le sais parce que ça me fait ça, à moi aussi.

Echappée du sens. Je me perds. Bon sang que je te déteste. J'ai besoin de toi.

Sainte-Elisabeth - Joliette
Juillet 1994 - janvier 1997

LIVRES PRATIQUES

L'ÉCONOMIE EXPLIQUÉE À MA FILLE

André Fourcans
Éd. du Seuil, Paris, 1997,
210 pages

L'idée est originale. Ce professeur d'économie et de finances à l'ESSEC, membre du Conseil économique et social et député européen, s'adresse ici à sa fille, une auditrice a priori peu intéressée par l'économie et un peu rebelle. L'ouvrage se présente donc, sur un ton enjoué, comme une «*narration-conversation sur l'économie et les grandes questions qu'elle agite*». Accessible à partir de 12 ans, le père y développe des trésors de pédagogie, de bonne humeur et d'humour pour capter l'attention des jeunes et éclairer leur lanterne. Les caractères sont gros, ce qui facilite la lecture. Beaucoup d'adultes, que les questions économiques rebutent, profiteront de cette initiation aux lois de l'économie et aux grands débats contemporains de politique économique.

PETIT LAROUSSE DE LA MÉDECINE

Équipe de médecins
et de spécialistes
Larousse, Paris, 1997

Un dictionnaire médicale très utile dans chaque maison. Écrit dans un style simple, précis, il présente l'essentiel des connaissances médicales et permet en toutes circonstances de dialoguer avec le médecin et de comprendre le langage des spécialistes. Facile à consulter, il renferme plus de 3500 articles classés de A à Z. Cet ouvrage ne saurait cependant, en aucun cas, remplacer la consultation au bureau du médecin.

LE SOMMEIL

J. P. Caldwell, m.d.
Traduction de l'anglais
par Isabelle Allard
Guy Saint-Jean éditeur, Québec,
1997, 270 pages

Cet ouvrage, parrainé par l'Association médicale canadienne, pourrait aussi bien s'intituler «*tout sur le sommeil*». L'auteur y aborde les différents aspects pour mieux comprendre le sommeil et l'améliorer, il en étudie les nombreux troubles tels le ronflement, l'apnée, l'insomnie, le somnambulisme, les cauchemars et en explique les causes. L'auteur donne de judicieux conseils et propose des solutions pour être de nouveau capable de dormir comme un bébé et de s'éveiller frais et dispos chaque matin.

LE GUIDE DE LA PONCTUATION

André Dugas
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1997, 175 pages

Dédié à Gaston Miron, grand amoureux de la langue française, ce guide de la ponctuation devrait trouver une place de choix dans chaque bibliothèque tant la méthode proposée est claire et accessible. L'auteur, professeur à l'UQAM depuis 1969, spécialiste de la grammaire du français, part du principe que la ponctuation est tout simplement logique et c'est ce qu'il s'applique à démontrer tout au long de cet ouvrage. Le lecteur voit quel est le rôle de la ponctuation dans la phrase. De nombreux exemples permettent de mieux comprendre.

VOTRE VIE OU VOTRE ARGENT?

Joe Dominguez et Vicki Robin
Traduction de l'américain
par Marie-Françoise Lalonde
et Sonia Borotra
Les Éditions Logiques, Montréal,
1997, 462 pages

Le titre pose la question: qui mène votre vie? Travaillez-vous pour votre argent ou est-ce l'argent qui travaille pour vous? Si vous éprouvez un besoin de changement, les auteurs vous proposent d'oublier l'endettement et de développer des habitudes d'épargne; de redéfinir vos priorités et de consommer moins; de résoudre vos conflits entre le niveau de vie que vous souhaitez avoir et vos véritables valeurs... et bien d'autres choses encore. En d'autres mots, ce qu'on vous propose c'est de vous interroger sur la possibilité d'être heureux avec moins tout en vous appartenant davantage.



L'ENTRESPACE 3

du 3 juillet au 17 août 1997

MathieuBeauséjour MarielaBorello
SofieFékété JérômeFortin
LaReign-StephenHues AnneSangilKim
ChloéLefebvre ChrisRoss VidaSimon

Commissaires :

LucindaCatchlove EmmanuelGalland KatiaMeir

SoiréeBénéfice VEN18079720:00-23:00 au SONA



Galerie du Centre des arts Saïdy Bronfman
5170 Côte-Ste-Catherine, Montréal H3W 1M7
Tel.: (514) 739-2301 Fax: (514) 739-9340

AGFA FILM

L.L.Lozeau

exilés et émigrés

Les artistes européens qui ont fui Hitler

La force nazie n'a pas pu arrêter les rêves de Chagall. Ni ceux de Kandinsky, de Ernst, de Léger et d'autres grands artistes européens. Leur esprit libre a suscité l'éveil de l'art moderne en Amérique. 130 œuvres importantes de 23 peintres, sculpteurs, photographes et architectes.

JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE 1997

UNE PRÉSENTATION DE
La Société
de valeurs
First
Marathon
Limitée

La Presse

Montréal

AIR CANADA



The Gazette

Max Beckmann, Autoportrait au cor, 1938. Dr. et Mrs. Stephen Lackner, Santa Barbara (Californie) © Max Beckmann, 1997/Vis-Art droit d'auteur inc.



M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

OUVERT DU MARDI AU DIMANCHE
DE 11 H À 18 H (JUSQU'À 21 H LE MERCREDI)
PAVILLON JEAN-NOËL DESMARAIS
1380, RUE SHERBROOKE OUEST
INFORMATION: (514) 285-2000
www.mbam.qc.ca

MUSÉES

La nouvelle Tate Gallery

AGENCE FRANCE-PRESSE

La Tate Gallery de Londres, qui fête cette année son centenaire, a dévoilé jeudi un ambitieux projet prévoyant d'ici 2001 une rénovation, l'ouverture de nouvelles salles et d'une Tate bis exclusivement consacrée à l'art moderne.

Les travaux, d'un montant global de 30,9 ME (70 MS) ont déjà commencé. Durant toute leur durée, la Tate Gallery restera ouverte au public. Troisième musée le plus visité de Grande-Bretagne avec 2,2 millions de visiteurs, elle vise 400 000 visiteurs de plus en 2001.

La rénovation portera en priorité sur les conditions d'accueil des visiteurs, en particulier l'accès aux handicapés. L'infrastructure de la galerie sera renforcée, de nouvelles salles ouvertes et une deuxième entrée,

plus proche du métro, sera construite.

Surtout, une Tate Gallery of Modern Art, qui exposera exclusivement des œuvres des 20^e et 21^e siècles, ouvrira ses portes en l'an 2000. Elle sera construite dans une ancienne centrale électrique sur la rive sud de la Tamise, en face de l'actuelle Tate.

Les nouvelles salles et cette Tate Gallery of Modern Art pourront accueillir jusqu'à 30% du patrimoine de la Tate (plus de 50 000 œuvres). La nouvelle galerie, à vocation internationale, exposera des artistes tels que Matisse, Francis Bacon, Picasso ou Warhol. Architecture et cinéma y auront aussi leur place.

Du coup l'«ancienne» Tate retrouvera sa fonction originale: retracer l'histoire (de la Renaissance jusqu'au début de notre siècle) d'un art exclusivement britannique. Des artistes tels que Turner (à qui une aile entière est déjà consacrée), Stubbs, ou Blake y seront exposés.

La Tate Gallery possède déjà 4500 tableaux et sculptures d'art moderne. Son directeur, Nicholas Serota, compte sur l'aide du gouvernement travailliste pour en acquérir davantage. Selon lui, «il y aura plus d'argent consacré à l'art contemporain car l'idée de soutenir des artistes vivants est de plus en plus forte».

ASTÉRIX, L'EXPOSITION

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Benaiah Gibb
1379, rue Sherbrooke Ouest
Du 17 juillet au 16 novembre

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Idéfix laisserait certainement échapper quelques petits jappements d'excitation. Obélix, lui, se retrouverait fort probablement en terrain familier à la vue de ces rayures bleues et blanches, transposées sur un gigantesque pan de mur, et qui ceinturent son généreux tour de taille. L'envie de plonger le bout de son doigt dodu dans la marmite — de potion magique? — sise à l'entrée de l'exposition le titillerait plus qu'un brin, la vue d'un véritable menhir de plus de 3000 lbs lui soutiendrait un soupir de satisfaction.

Panoramix le druide, calme et silencieux, passerait sans doute de longues minutes à détailler la collection de serps accrochées sur un mur, grattouillant son menton pour marquer la profondeur de sa réflexion. Astérix, le fin renard, l'esprit vif, chercherait peut-être derrière un socle, une sculpture ou une maquette le complot d'un régiment romain ou un nouveau défi à surmonter.

Mais les glorieux personnages ne sont pas visiteurs cet été au Musée des beaux-arts de Montréal, qui consacre quelques-unes de ses salles au génie d'Uderzo et de Goscinny en présentant, du 17 juillet au 16 novembre, *Astérix, l'exposition*. L'intelligence d'Astérix, la force d'Obélix, la science de Panoramix, sont en vedette au MBAM qui fait une fois de plus entrer la bande dessinée au musée après avoir fait la fête à Tintin (1980) et aussi à Snoopy (1992).

Une exposition remaniée

L'exposition, fraîchement débarquée de Paris où elle a été d'abord présentée au Musée national des arts et traditions populaires de Paris (*Ils sont fous d'Astérix...! Un mythe contemporain*), a été remaniée sous les baguettes de Pierre Théberge, directeur du MBAM, celui-là même à qui l'on doit les hommages à Snoopy et Tintin, et de Paul Hunter, artiste québécois et designer d'exposition qui a participé au design de Tintin et Snoopy.

«Jamais je n'aurais cru qu'un jour on me paierait pour me plonger dans mes vieux Astérix», s'exclame Paul Hunter, à qui on a confié le design de cette exposition et qui a également fait équipe avec Pierre Théberge pour le rutilant concept de *Beauté mobile*, qui a chatouillé la verve des critiques. Il a sauté à pieds joints dans l'aventure gauloise, savourant ces heures de «travail» passées à lire et relire les albums à la recherche d'un concept «renversant».

«L'idée est venue très naturellement de concevoir le design de l'exposition exactement sur le même modèle qu'un album», explique Paul Hunter, qui a donc tenté de faire de cette exposition un album en trois dimensions. 300 œuvres qui servent ainsi de prétexte à la présentation des aventures gauloises, des objets qui ont, très souvent, alimenté la création de celui qui dessine, Uderzo, et de celui qui écrit, Goscinny (décédé en 1977). Certains proviennent tout droit du musée parisien, dont l'exposition avait une saveur beaucoup plus anthropologique, étant donné la mission de l'institution. Mais le MBAM a modifié la facture originale de cette première version, y ajoutant des objets prêtés par des musées français, canadiens, d'autres tirés de sa collection permanente, permettant ainsi une «grande traversée», le périple en sol américain d'Astérix et sa bande, adaptée au continent hôte.

EXPOSITIONS

Astérix débarque en ville

Dirait-il: ils sont fous ces Montréalais?



ALLIANCE VIVAFILM

Astérix et Obélix: «Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ...»

ter, qui a donc tenté de faire de cette exposition un album en trois dimensions. 300 œuvres qui servent ainsi de prétexte à la présentation des aventures gauloises, des objets qui ont, très souvent, alimenté la création de celui qui dessine, Uderzo, et de celui qui écrit, Goscinny (décédé en 1977). Certains proviennent tout droit du musée parisien, dont l'exposition avait une saveur beaucoup plus anthropologique, étant donné la mission de l'institution. Mais le MBAM a modifié la facture originale de cette première version, y ajoutant des objets prêtés par des musées français, canadiens, d'autres tirés de sa collection permanente, permettant ainsi une «grande traversée», le périple en sol américain d'Astérix et sa bande, adaptée au continent hôte.

Sacrés Gaulois!

«Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains. Toute? Non! Un petit village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'invasion. Et la vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés de *Baoborum*, *Aquarium*, *Laudanum* et *Petitbonum*...»

Texte sacré traditionnellement catapulté en page quatre de tout album qui se respecte, à côté d'une loupe dévoilant sur un bout de planète ce petit village d'Armorique, cette introduction à chacune des trente aventures écrites et dessinées d'Astérix est présente également au MBAM sous la forme d'une carte de la Gaule gigantesque, sorte d'entrée forcée dans les pages de la bande dessinée.

Au musée, l'entrée en matière se

vit aussi par cette envie soudaine, dès les premiers instants, de plonger la louche dans un immense chaudron — unique reproduction parmi le lot des objets présentés au musée —, puis, au haut de l'escalier, par un coup d'œil surprenant dirigé vers un menhir haut de trois mètres, lourd de quelques milliers de livres (le transport de cet objet de Bretagne jusqu'ici aurait valu à lui seul la composition d'une aventure d'Astérix).

La première salle plonge ensuite le visiteur dans l'univers des créateurs, attablés devant la feuille blanche. «Nous sommes ici dans l'imaginaire de Uderzo et de Goscinny, dans cette salle blanche, comme l'est la feuille sur laquelle ils couchent Astérix, pour assister à la création du personnage, de la bande dessinée», explique Paul Hunter, qui se croit un brin «casse-cou» pour avoir accepté de nouveau de monter une exposition consacrée à la bande dessinée. La table à dessin d'Uderzo ici, la machine à écrire de Goscinny là, témoignent des efforts déployés par les deux amis pour concevoir Astérix, né un jour de 1959, depuis traduit en 77 langues, paru sous trente couvertures différentes vendues à plus de 280 millions d'exemplaires.

Puis, c'est l'entrée dans le village. Le jaune et le vert, forêt amie d'Idéfix, ciel jaune plutôt que bleu, colorent les murs — l'artiste a lui-même tracé le contour de la végétation. Dans cette salle, c'est sur le mode de vie des Assurancetourix, Ordralfabérix, Abraracourcix, Bonemine, Cétautomatix, Agecanonix et autres colorés Gaulois que l'exposition s'attarde, abordant en images et en objets les questions de l'habitat, de l'alimentation — «des tripes de sanglier frites froides dans de la graisse d'urus (AVEC DU MIEL!!!)», tel que saliverait Obélix — du commerce, de la forge et de l'élevage. Une maquette du village et une autre d'une maison gauloise, des objets traditionnels évoquant le «mode de vie simple et ingénieux de l'époque» complètent le tableau.

Une autre salle, toute de mauve vêtue, se consacre au thème du sacré dans la civilisation gallo-romaine, une touche québécoise que l'on ne retrouvait pas en sol français. Divinités gauloises très étroitement liées à la nature, sculptures illustrant la dimension spirituelle de l'époque. Entre autres perles: le Casque d'Amfreville, «chef-d'œuvre

de l'art gaulois».

Avant de conclure l'épopée «astérixoise», qui se termine, bien sûr, dans la salle du banquet par une nuit étoilée, il faudra passer par le thème des périples qui permettent des arrêts dans la Rome impériale de César, l'Égypte de Cléopâtre, la Grèce antique et ses Jeux olympiques et — Montréal oblige — l'Amérique, prétexte idéal pour faire revivre la Grande Traversée.

«Il est facile de tomber dans le piège du kitsch quand on monte une exposition sur la bande dessinée, de faire dans les clichés, je ne sais pas moi, de reproduire simplement les personnages sur les murs avec les phylactères — ces bulles propres à la BD —, explique Paul Hunter. J'ai voulu essayer de reproduire l'univers d'Uderzo — qui, paraît-il, est très emballé à l'idée de venir fureter parmi ces salles — et de Goscinny. Comme on peut faire plusieurs lectures de leurs albums, il sera possible de revenir d'une salle à l'autre et d'y découvrir de petits clins d'œil ironiques et humoristiques.»

Le mariage musée et bande dessinée n'a pas fait que des heureux au fil des ans. Tintin a reçu son lot de critiques, Snoopy a eu le sien. Et Astérix? «Les œuvres d'art ici ce sont ces objets qui nous permettent de découvrir l'histoire et l'art gaulois, les artistes ce sont Uderzo et Goscinny et le décorum à respecter quand on monte une exposition comme celle-là est double, ce qui rend la marge de manœuvre très étroite: il faut respecter les codes de la bande dessinée et puis ceux du musée. Les gens ont été sévères dans le passé, c'est pour ça que je dis qu'il faut être un peu casse-cou pour se lancer dans une telle aventure, mais je crois que c'est l'occasion idéale de permettre aux visiteurs un regard neuf sur Astérix», explique le designer.

«L'exposition Astérix est toute entière construite sur l'alternance entre la fiction véhiculée par la bande dessinée représentée par les dessins originaux d'Albert Uderzo et la réalité historique des mondes celte et gallo-romain représentée par les objets utilitaires et les œuvres d'art», écrit le directeur Pierre Théberge en guise de présentation de la version québécoise d'Astérix. Ce savant dialogue entre la fiction et la réalité historique dans l'exposition reflète bien le caractère propre à la bande dessinée inventée il y a plus de trente ans par René Goscinny et Albert Uderzo.»

AURORA Oldsmobile PRÉSENTE

LES CHEFS-D'ŒUVRE EN DÉTAIL



UN NOUVEAU
PARCOURS
THÉMATIQUE DE
LA COLLECTION
PERMANENTE



M
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

1379 - 1380, rue Sherbrooke Ouest
RENSEIGNEMENTS : (514) 285-2000

LONDON TATE GALLERY
Dante, Gabriel Rossetti, 1850

Côté cour, côté jardin

ANNE ASHTON
MICHÈLE ASSAL
MARIE-CLAUDE
BOUTHILLIER
PIERRE BELLEMARE
PAUL HUNTER
MICHAEL JOLLIFFE
LOUISE MASSON
J.A. SUAREY LONDONO
BOB VERSCHUEREN

Jusqu'au 2 août

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
Montréal Tél: (514) 866-8008
Horaires d'été:
jeudi, vendredi, samedi de 12 h à 17 h

Offrez-vous un été de culture!

- 19 et 26 juillet: Julie PAPINEAU à Québec et à Montebello
- 29 juillet: SCHUBERT et BRAHMS à l'église de l'Assomption
- 9 août: le MUSÉE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES à Trois-Rivières

276-0207 ou 259-7629

En collaboration avec Nadava & Rouleau L. autre voyage

Détenant d'un permis du Québec

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

ÉGAYEZ VOTRE ÉTÉ.
VOYEZ RENOIR SANS TARDER.

Les Portraits de Renoir: Impressions d'une époque
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA
PRÉSENTÉE JUSQU'AU 14 SEPTEMBRE 1997

Pénétrez dans le monde merveilleux des impressionnistes grâce aux portraits de Renoir. Quelque 61 œuvres d'une grande beauté seront présentées. Les billets (à heure et date fixes) sont en vente au Musée des beaux-arts du Canada et par l'entremise de Ticketmaster (613) 755-1111.

Le dimanche 6 juillet à 15 h - une conférence par Pierre Geogel, chef d'établissement au Musée de l'Orangerie, Paris. À l'Auditorium. Entrée libre. Présentée avec le soutien de l'Ambassade de France à Ottawa.

Le mercredi 9 juillet à 19 h - La troupe de théâtre *Historiens* présente une lecture de *La Cigale*. Dans la Chapelle Rideau.

Le jeudi 10 juillet à 18 h 30 - *Partie de campagne* (1936, noir et blanc, 37 min.), un film réalisé par Jean Renoir. À l'Auditorium. Entrée libre.

Audioguides en location dans le Grand Hall. Visites guidées du lundi au vendredi à 9 h 50 et le mercredi à 18 h 50. Visites de groupes offertes sur demande: (613) 990-4888.

AIR CANADA

CRÉATEUR LAUBIER

COMMANDITÉ PAR
groupe crédit
Newcourt

CBC Radio-Canada

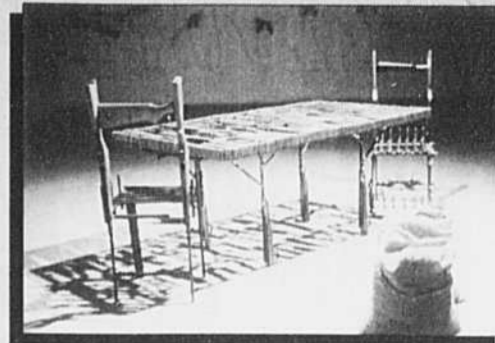
Musée des beaux-arts
du CanadaNational Gallery
of Canada

380, prom. Sussex, Ottawa (Ontario) • http://musée.beaux-arts.ca 1 (800) 319-ARTS

Canada

L'ART ET LA PAIX

du 2 juillet au 31 août 1997



Armand Vaillancourt • Robert Saucier • François Morelli •
Alex Magrini • Peter Krausz • Diane Gougeon • Peter Gnass •
Jean-Pierre Gilbert • Giuseppe Fiore • René Derouin •
Linda Covit • Cécile Boucher • Shahla Bahrami

Ville de Hull



À la Galerie Montcalm

La galerie d'art de la Ville de Hull
Maison du Citoyen
25, rue Laurier, Hull
Renseignements: (819) 595-7488

Avec l'appui de: Option Paix, Les Artistes pour la Paix, Sappi Warren, Les Papiers Graphiques, l'Imprimerie Gauvin et la galerie L'Art et la Paix en France pour le prêt de l'œuvre de Pablo Picasso.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Attention danger

PAUL GARRIN

Société/Chaos
Musée d'art contemporain
185, rue Sainte-Catherine
Ouest jusqu'au 21 septembre

BERNARD LAMARCHE



HOLLY SOLOMON GALLERY

Prudence: cabot enragé...

Place aux cabots enragés de Paul Garrin. Jusqu'au 21 septembre prochain, les visiteurs du Musée d'art contemporain (MACM) pourront se coller aux bêtes virtuellement féroces que l'artiste vidéo met en scène, et rien de moins que dans les salles qui récemment encore recevaient les dociles clebs de Wegman (décidément!). Des graffiti dénonciateurs criards, des déchets de toutes sortes, des chiens de garde virtuels redoublant la présence protectrice des grilles barbelées, c'est ce que vous trouverez jonchant le sol et tapissant les murs de la salle. En fond de trame de *Yuppie Ghetto with Watchdog* (1990), l'univers d'un cocktail yuppie, aux fenêtres insensibles duquel se bute la violence urbaine. L'opposition entre la «bourgeoisie» retirée dans ses bulles dorées et l'urbanité dure et violente est reprise ici, avec la «culture de surveillance» comme relais. Un peu «bêtement», serait-on porté à dire, et ce sans jeu de mots.

En effet, malgré toute la pertinence des pièces montrées — art politique, art technologique, réalité virtuelle, etc. —, l'opposition manque un peu de nuance, et il n'est pas sûr, c'est peut-être une question de contexte (celui du musée), qu'elle touche sa cible. Le travail de Garrin soulève des questions de fond pour ce qui est du traitement de l'information et, pour peu qu'on s'arrête aux propos de l'artiste, des habitudes de perceptions des visiteurs en musées. Non seulement il dénonce les pouvoirs sclérosants de l'argent, paradoxalement celui-là même qui défraie la technologie nécessaire à ce qu'il produit —, mais il cache une dimension plus critique encore, celle des valeurs bourgeoises associées à l'art, l'idée encore largement répandue que l'art doit être rassérénant. Or, si l'art de Garrin brise avec ces normes étroites, à voir les réactions du public, c'est encore l'aspect interactif qui l'emporte.

D'un point de vue technologique, on comprend que les œuvres de Garrin fascinent. Par un système de saisie de données visuelles, les chiens à l'écran réagissent à vos déplacements, devenant plus ou moins agités selon votre proximité ou vos mouvements. Pour le contenu, on ne peut s'empêcher de penser à une action de l'artiste américain Dennis Oppenheim qui, en 1971 au Musée de Boston, installait sur le terrain du musée douze bergers allemands (dressés) pour intimider les visiteurs. On le comprend vite, la particularité de *Protection* étant de rendre bien réel l'inconfort du visiteur, cette œuvre activait des cordes que Garrin reprend, diluées, serait-on porté à dire, par le recours à l'interactif et à la technologie. La menace que Garrin rend virtuelle, Oppenheim la rendait beaucoup plus sensible.

Une des visées manifestes de Garrin est de faire prendre conscience au public des musées de sa propre condition et de le forcer à une auto-réflexion sur son attitude en musée. Cette manière de s'adresser à un public cultivé suppose que l'interface qu'il propose, l'objet d'art, active ces processus de remise en question. Or, rien n'est moins sûr. Une telle proposition implique une conception du monde un peu simple: à oppo-

ser le virtuel à la réalité, une idée maintes fois exprimée ailleurs, on vient à forger une conception monolithique de la réalité. Le réel comme bloc s'oppose au virtuel. Non seulement cette proposition tend à nier la fracture du social, mais elle surestime la portée ponctuelle de la production artistique. Sa stratégie est ici par trop caricaturale pour être efficace. D'autres stratégies, moins construites, moins artificielles, plus triviales, on le voit avec Oppenheim, arrivent à provoquer cette réflexion, sans que le côté «techno», que Garrin au demeurant maîtrise superbement, n'attire davantage l'attention. On pense aussi à John Scott, et à ce sujet on se demande pourquoi le MACM ne lui a toujours pas consacré d'exposition, son art étant beaucoup plus cinglant que celui de Garrin.

On retient surtout le caractère médiatique des installations vidéos que présente Garrin. Or, c'est la même médiation qu'il dénonce dans ses monobandes, en filmant sur la rue des émeutes, des exemples de brutalité policière et des témoignages dans le feu de l'action. De type documentaire, sa vidéo de rue est probablement la meilleure, peut-être parce que plus apte à l'intervention sociale, plus directe. Mais, encore ici, Garrin ne lève pas le paradoxe. Il ne faut pas croire que l'absence de moyens sophistiqués procède de moins d'effets médiatiques. Par le jeu du montage, de la sélection d'images, des ellipses temporelles, elle s'éloigne autant de la réalité que n'importe quel reportage «officiel». Elle a le mérite, toutefois, comme le reste de sa production, d'opposer (malheureusement un peu simplement) des systèmes de pensée, de présenter des thèses différentes, une contre-proposition. Mais surtout, il reconduit l'artificialité qu'il dénonce.

Les œuvres de Garrin sont reçues avec beaucoup d'enthousiasme par les amateurs d'arts technologiques. Le MACM participe ainsi d'une certaine actualité artistique, et on en attendrait pas moins de lui. De plus, rares sont les occasions, à ce musée, de voir des œuvres qui fonctionnent sur un mode aussi agressif que celles de Garrin. Ici, le musée est (enfin) sorti d'une de ses habitudes, de présenter de l'art relativement plus tranquille. A ce sujet, il aurait fallu voir Garrin remercier le MACM d'avoir «risqué» autant en présentant ses œuvres. D'un côté comme de l'autre, cependant, les félicitations sont lancées rapidement. Les œuvres de Garrin ne sont pas si «trash» qu'il le voudrait, et en ce sens le MACM se leurre un peu de croire que le risque était si grand. Car s'il y a risque, il n'en était pas moins calculé, autant d'ailleurs que les œuvres de Garrin sont très formalisées. On reste perplexe, mais on y pense, ce qui n'est pas peu.

Muséomania

Une douce critique de la culture de la mise sous verre

GUILLAUME BIJL

Musée d'art contemporain
185, rue Sainte-Catherine Ouest
jusqu'au 21 septembre

BERNARD LAMARCHE

Vous vous trouvez au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM). Vous avez peut-être commencé par les salles qui accueillent les œuvres d'Irene F. Whittome. Les salles consacrées aux œuvres de Paterson Ewen sont derrière vous, et vous approchez ce qui vous semble être une série de sculptures faites de photographies et d'objets ready-made. Ensuite, des rideaux, pour vous signifier que vous entrez dans un espace singulier, vous invitent manifestement à franchir le seuil de l'ouverture qu'ils gardent.

Une fois de l'autre côté, vous pourriez avoir tendance à oublier que quelques minutes plus tôt, c'est dans un Musée d'art contemporain que vous déambuliez. Vous avez frôlé tout d'abord les «compositions trouvées» de l'artiste aversois Guillaume Bijl, et vous êtes entrés par la suite dans les univers muséologiques qu'il confectionne. Mises en circulation par le Musée d'art contemporain d'Anvers (MUHKA), les œuvres sont présentées au MACM jusqu'au 21 septembre, dernière escale avant d'atteindre Graz, en Autriche.

Un réalisme déroutant

Tout l'art de Bijl tend à confondre la réalité et l'irréalité, en jouant toujours toutefois d'un réalisme déroutant. Pas clair? Je reprends. En créant des contextes illusionnistes à souhait dans des lieux où on ne croirait jamais les retrouver, Bijl réussit à nous prendre par surprise, en s'assurant qu'on soit suffisamment déstabilisé pour se prendre à penser que nos sens nous trompent. Par exemple, en 1979, alors qu'il transférait minutieusement l'Espace Z d'Anvers en auto-école. Un autre exemple?

À la Documenta de Kassel de 1992, il transforme la vitrine d'un grand magasin en musée de cire traitant de l'histoire de la Documenta, avec les cirieuses effigies du couple Bode, les fondateurs-mécènes de l'événement, de Joseph Beuys, une des figures marquantes de l'histoire de cette institution, en de Jan Hoet, le commissaire de l'édition de cette année-là. A s'y méprendre. Regardez les quelques documents présentés en vitrine qui accompagnent l'exposition, vous comprendrez mieux les dynamiques particulières de cette pratique.

On a sélectionné trois pièces majeures pour cette tournée. *Le Musée de cire de Kassel* y est, présenté ici de



RICHARD MAX TREMBLAY

Tout l'art de Bijl tend à confondre la réalité et l'irréaliste.

façon très différente que lors de son inauguration. La cire contribue également aux silhouettes d'un petit musée de la civilisation, en montrant l'homme des cavernes dans ses plus quotidiennes activités, dans *Concise History of Prehistoric Man*, une œuvre de 1996.

Auparavant, si vous avez bien suivi le mini-parcours que cette installation vous impose (en effet, il faut porter attention à l'enfilade des pièces), c'est face à une reconstitution de la chambre du compositeur viennois Johannes Vogl que vous vous serez retrouvés. Ces pièces, Bijl les nomme des «installations de transformation».

Une reconstitution illusionniste

La reconstitution de la chambre de musique semble parfaitement illusionniste — piano à queue, lit, tableaux —, respectant le style de l'époque. Or, quelque chose cloche. En effet, toute l'installation s'inscrit en porte-à-faux vis-à-vis des reconstitutions muséales traditionnelles. C'est qu'on a omis de rendre le décor entourant ces artefacts.

Tous ces objets qu'on vénère de par leur caractère historique meublent une salle aux murs blancs, aux arêtes bien droites et précises. Cet

espace aseptique ne vous rappelle-t-il pas quelque chose? Retournez sur vos pas et vous verrez qu'il mime celui d'où vous arrivez. Par un clin d'œil à l'espace moderne des galeries, Bijl provoque au niveau de la perception un léger décrochage où réside la belle ironie de ses travaux.

L'artiste accroche ainsi un des principaux moteurs qui motive les déplacements des visiteurs vers les musées du monde, à savoir la valeur de croyance qu'on projette dans les objets historiques. Bref, il ironise sur la culture de la vitrine, dont les reflets surpassent souvent la portée des objets présentés, occultant la réflexion qu'on peut porter à partir d'eux. Par là passe une douce critique de la culture de la mise sous verre des objets de toutes natures, à la surface desquels le spectateur se mire, sans égard à leur contexte anéanti.

Les présentoirs qui accompagnent cette louche reconstitution livrent au regard des objets qui présument d'appartenir au compositeur, sans qu'on puisse réellement vérifier cette assertion.

L'artiste souligne la nature construite des salles historiques de nos musées, dont les reconstitutions subrepticement se substituent à la réalité en effaçant les traces qui témoigneraient de leur artificialité. Ici, pas moyen d'y échapper, les installations de Bijl seront résolument artificielles.

Un autre exemple: si la pièce de Kassel entrait à son inauguration dans la catégorie «bijlienne» des «installations de situation», aujourd'hui en musée, décrochée de son site original (comme la chambre de Vogl?), elle devient une «installation de transformation». Ainsi le paradoxe du déplacement est levé.

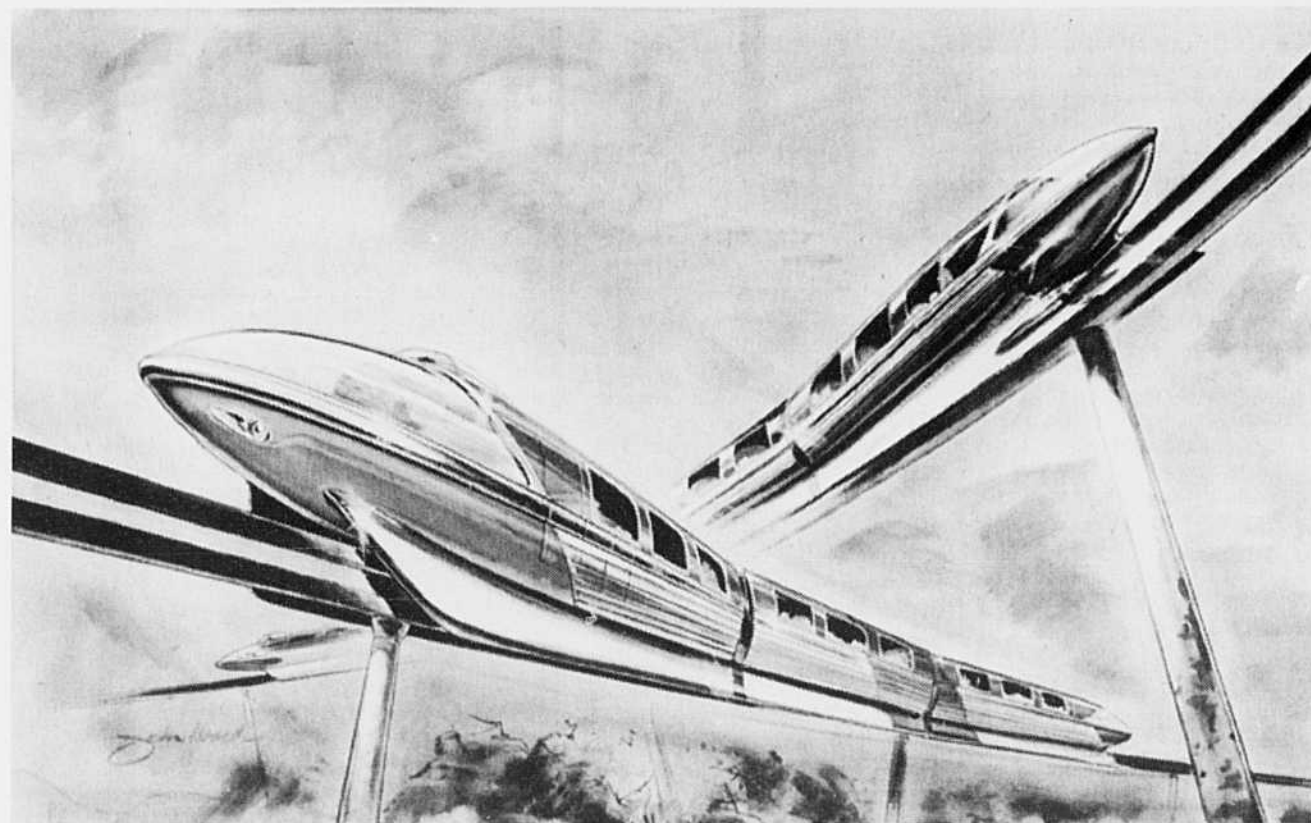
La pièce, pensée pour une vitrine sur la rue, est «récupérée» par le musée. Peu importe, car elle n'a plus le même statut. C'est peut-être là d'ailleurs que se pose l'art de Bijl.

On pourrait parler un sens premier d'une «esthétique du déracinement». Dommage quand même que l'on n'ait pas eu droit aux œuvres les meilleures de l'artiste, beaucoup plus déstabilisantes. Une exposition déridante et questionneuse.

DU 17 JUIN AU 28 SEPTEMBRE 1997

L'ARCHITECTURE DU RÉCONFORT

Les parcs thématiques de DISNEY



John Hench, Tomorrowland, Disneyland, Anaheim, Californie, 1959. Aquarelle sur carton, retouchée à l'aquarelle en 1994, 54,5 x 87,2 cm. Walt Disney Imagineering Collection © Disney

En complément de l'exposition : conférences, films, visites

et ateliers pour les jeunes et les familles. 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

Le CCA remercie : Walt Disney Imagineering, Walt Disney Attractions et The Walt Disney Company Dayton Hudson Foundation La fondation de la famille J.W. McConnell Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLOBE

laif

LIBERTÉ

Webbit

LE DEVOIR

Omni

PATERSON EWEN

ENTRE CIEL ET TERRE



Paterson Ewen, La Grande Vallée vue par l'ouest, 1979. Peinture aquarelle et gouache sur carton glacé et contre-plaqué, 225 x 244 cm. Collection Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto. Don anonyme 1994. Photo: Carlo Lazzarini. Exposition organisée et mise en circulation par le Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto

JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

À VOIR ACTUELLEMENT AU MUSÉE

PAUL GARRIN - SOCIÉTÉ / CHAOS - JUSQU'AU 10 AOÛT 1997

GUILLAUME BIJL - JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

IRENE F. WHITTOE - JUSQU'AU 26 OCTOBRE 1997

ET PROCHAINEMENT AU MUSÉE

DANIEL VILLENEUVE - SUITE # 6 - DU 19 AOÛT AU 19 OCTOBRE 1997

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest - Téléphone: (514) 847-6212

SANS

LE DEVOIR

Pentacom

LE DEVOIR

FORMES

Toronto — Voici l'histoire d'Utopia à «Cash City», ou comment une poignée de citoyens a pris en main son quartier, situé en plein centre-ville de Toronto, pour lui donner un cœur.

Ce projet illustre l'un des visages souvent méconnu de la capitale ontarienne. Car derrière l'image de ville trépidante, dure, qui lui colle à la peau, derrière la plaque tournante financière affichant fièrement ses gratte-ciels reluisants au soleil, se cache l'autre Toronto. Cette ville de quartiers, ces poches semées çà et là, aux couleurs, aux accents, aux parfums venus des quatre coins du monde. Cette mosaïque de villages cosmopolites.

Au cœur d'un de ces villages sera aménagé un espace vert de détente et de loisir. Avec des jardins aussi. Et surtout, un espace de rencontre, pour renouer un lien, si tenu soit-il, avec la nature et avec ses voisins, transcendant au passage les classes sociales. «Nous recherchons une intégration communautaire», explique Richard Brault, un designer industriel franco-ontarien et l'un des donateurs du site. «Nous voulons rassembler pauvres, riches, gens en bonne santé, invalides, de toutes les races. Cela va être un jardin où la communauté pourra évoluer, se rencontrer.»

L'inauguration officielle aura lieu fin août, juste à temps pour se faire voir par le gratin mondial du design industriel, alors présent à Toronto pour un congrès intitulé Le Village humain. «Ce sera un exemple d'un prototype de design axé vers la communauté en milieu urbain», résume Kent Ford, architecte et paysagiste du site.

Le parc-jardin communautaire Alex Wilson est situé au 552, rue Richmond Ouest.

Renseignements: Lorraine Johnson, ljohnson@interlog.com

Genèse d'un projet-pilote

Au départ, il y a eu le désir d'honorer le Torontois Alex Wilson, pilote d'un mouvement préconisant la restauration écologique. Le but: recréer l'esprit du jardin communautaire qu'avait réalisé Wilson peu avant son décès, jardin aujourd'hui disparu au profit d'une maison neuve. Ensuite, il y a eu un terrain, estimé à 200 000 \$, offert par un couple de designers industriels, Richard Brault et Diane Croteau. Ce nouveau terrain jouxte l'appartement-studio fraîchement construit des designers. Finalement est venu le concours de design où 67 maquettes ont été soumises.

La Ville a joué le jeu. «C'est un superbe exemple de partenariat dans ce qui est finalement un projet-pilote», reconnaît Audrey Hollasch, directrice aux services communautaires, section parcs et loisirs, de la Ville de Toronto. La municipalité couvrira la majeure partie des coûts de construction, soit 50 000 \$, pour une facture totale de 75 000 \$. Le solde sera financé par des dons ou sera couvert par le travail bénévole de résidents du quartier. La Ville devrait ensuite assurer une partie de l'entretien. Mais l'essentiel de la tâche sera accompli par les résidents, un comité d'utilisateurs gérant le parc. «Nous voulons nous occuper nous-mêmes de ce parc», souligne Lorraine Johnson, la présidente du groupe communautaire Alex Wilson. «C'est une manière différente de gérer un parc, convient Audrey Hollasch. Attendons de voir le résultat, mais je suis très optimiste. Cela pourrait servir de modèle.»

La restauration écologique

Alex Wilson, décédé le 26 octobre 1993, était le pilote et l'un des militants les plus actifs du mouvement pour la restauration écologique. Son ouvrage The Culture of Nature: North American Landscape From Disney to the Exxon Valdez, publié en 1991, est «une étude critique de l'intervention humaine sur le paysage en cette fin de XX^e siècle». Il y exprime aussi l'espoir: «Nous devons créer des paysages qui guérissent, qui relient et qui redonnent le sentiment de pouvoir agir, qui évoquent de manière intelligible nos relations les uns avec les autres et avec le monde naturel.»

Charles-Antoine Rouyer

L'espace vert Alex Wilson s'adresse autant aux adeptes de promenades au parc qu'aux jardiniers en herbe. «C'est un jardin communautaire au sein d'un parc», résume Kent Ford, l'un des trois concepteurs du futur jardin.

Côté parc, trois paysages dominants de l'Ontario ont été repris symboliquement. On retrouvera successivement les dunes des berges du lac Ontario et les îles au large de la ville, le bocage agricole qui s'étend dans la plaine au nord (grignotée par l'étalement des banlieues), et enfin une zone boisée plus sauvage évoquant les Muskokas, les Laurentides locales. «La disposition est fonctionnelle, explique Kent Ford, mais nous avons tenté d'intégrer les idéaux d'Alex Wilson, soit que les résidents d'un centre urbain puissent se rebrancher avec la terre.» Il souligne aussi que toutes les plantes seront indigènes, une autre caractéristique de la restauration écologique préconisée par feu Alex Wilson.

Quelques chaises

Pour les passants, deux foyers ont été aménagés aux extrémités du site. La zone de dune avancera d'ailleurs sur le trottoir, grâce au retrait des édifices voisins. Une vague de verre pilé bleuté sera aussi coulée dans le béton du trottoir, représentant l'eau du lac. À l'autre bout, de gros rochers, évoquant le bouchier canadien du Nord, permettront de s'asseoir dans la zone boisée. Entre les deux, un long caillebotis en cèdre invitera les promeneurs à déambuler dans le parc, entre le paysage du bocage agricole, d'un côté, et les plates-bandes, de l'autre. «Le cèdre a été récupéré dans un ancien moulin», précise Kent Ford, soucieux de souligner le soin écologique. La promenade, légèrement surélevée par endroits et équipée d'une rambarde en fer forgé, séparera les badauds des jardiniers, sauf au centre, où l'on pourra accéder au parterre central. Illustrant le souci du dé-

tail apporté à la conception, on notera que la main courante de cette rambarde, en cèdre aussi, sera profilée vers l'intérieur pour épouser la forme des mains des promeneurs.

Des liens humains

Les chaises métalliques sur le rond central inviteront au dialogue, objectif fondamental du projet. Les allées entre les parcelles cultivées, en verre pilé, afficheront le même bleu que le trottoir, une touche de couleur qui sera appréciée en hiver. Des conifères, sapin et pin blanc, dans la zone boisée, égayeront aussi les longs mois blancs. «Le cahier des charges spécifiait de porter attention à l'effet en hiver», rappelle Kent Ford. De la vigne vierge grimpera sur l'un des murs. Et une immense treille en fer forgé noir, culminant à dix mètres, reproduira un arbre stylisé sur l'un des murs mitoyens. L'été, fleurs sauvages, clématites, fougères, et même du gingembre sauvage, abonderont dans la zone de bocage.

Côté pratique, le long mur mitoyen accueillera les abris, en cèdre, toujours de récupération, pour les outils, l'arrivée d'eau courante et les tables escamotables pour le repotage. Une quarantaine de jardiniers devraient pouvoir faire pousser des légumes et des fleurs sur ce lopin de terre de près de 350 mètres carrés (10,7 m x 34 m). «Nous avons tout de même essayé de maximiser l'espace disponible pour les plates-bandes», conclut Kent Ford, soulignant la fonction utilitaire première du site, tout en alliant l'esthétique et le loisir.

Design multidisciplinaire

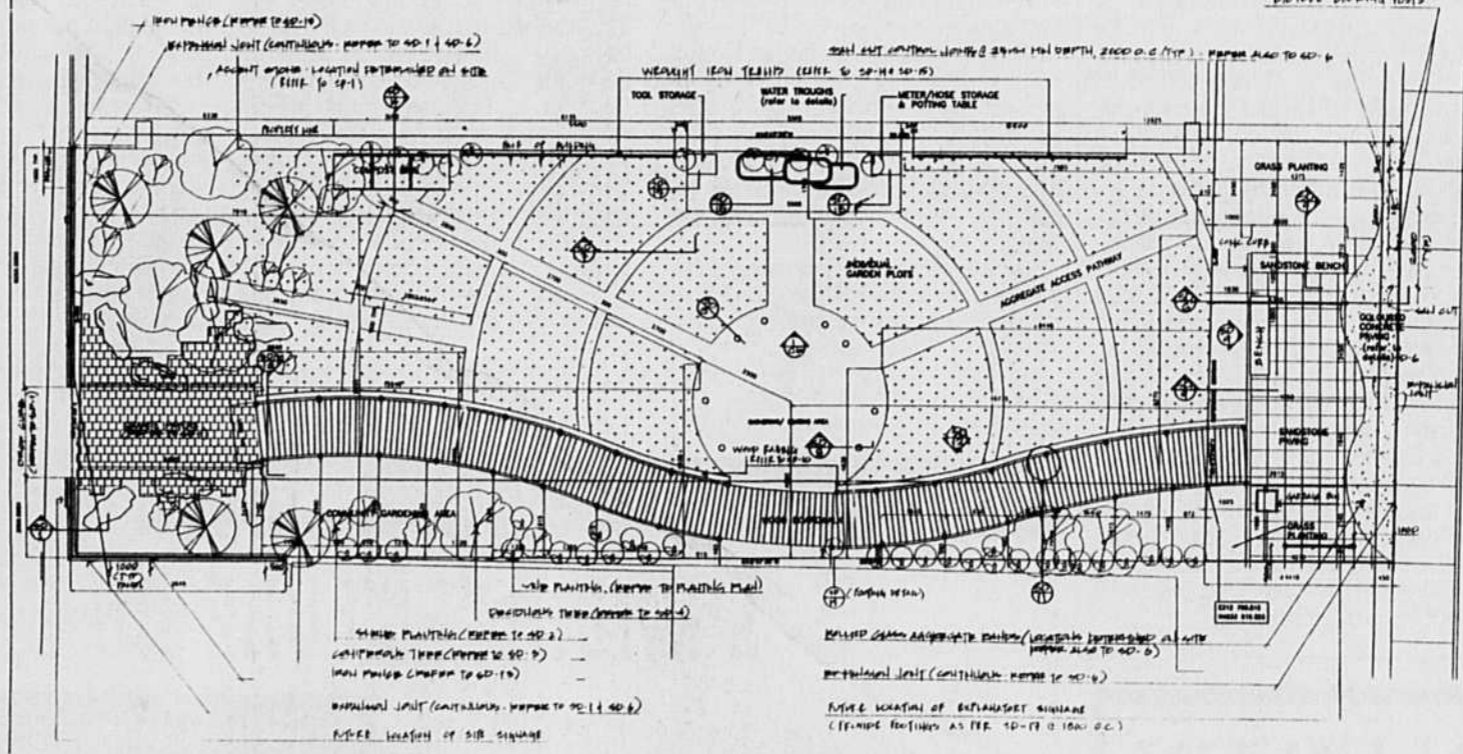
C'est sans doute en raison de sa conception sobre que le projet des trois membres du Kent Ford Design Group a été retenu lors du concours de design organisé pour le

jardin communautaire Alex Wilson. «La simplicité aura constitué notre point fort», reconnaît Kent Ford. Mais il s'empresse de souligner aussi la nature collective et multidisciplinaire derrière la conception du projet. «John [Holmes] est architecte. Katherine [Dugmore] est très versée dans l'urbanisme environnemental. Je suis davantage un architecte-paysagiste au sens traditionnel, poursuit-il. Aucune discipline n'a pris le dessus sur les autres. Nous avons laissé nos ego de côté. C'est une relation 33-33-33.»

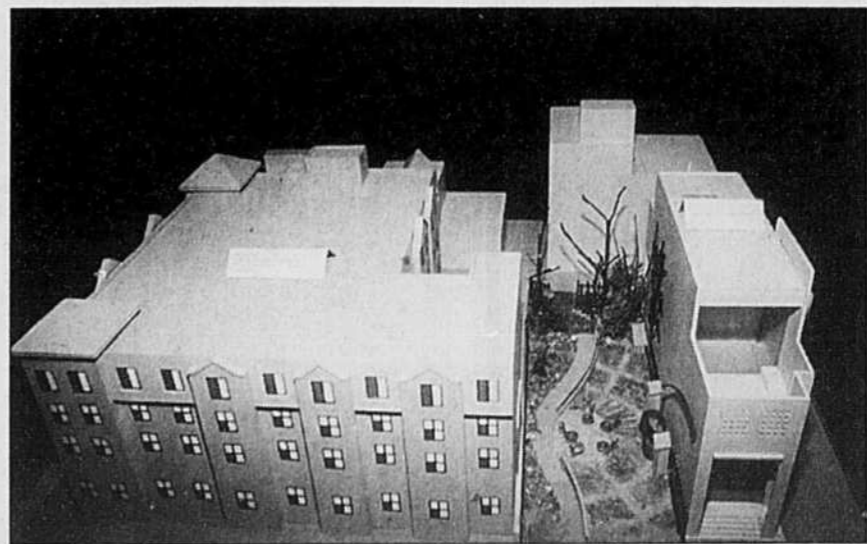
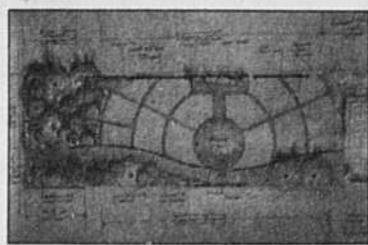
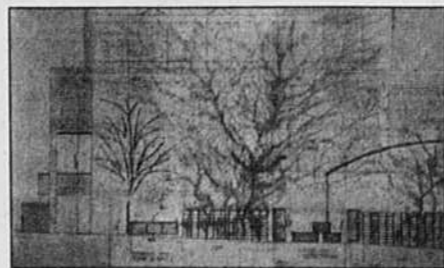
Pour sa part, il invoque chez lui une influence européenne issue d'un séjour prolongé à Amsterdam. «Le parterre radial et les chaises métalliques au centre sont très parisiens», reconnaît-il. John Holmes, quant à lui, aurait suggéré la longue ondulation de la promenade en bois. Sans rigidité rectiligne, ce caillebotis permet de recréer l'ancien axe de circulation nord-sud, une contrainte du concours, car l'allée qui subsiste aux deux extrémités du parc avait été interrompue par un parc de... stationnement automobile occupant jadis le site.

«John a travaillé trois ans au Japon», rappelle Kent Ford, voyant une influence orientale dans ces courbes. Des rondsurs à la verticale aussi. Car la promenade grimpera doucement, et par deux fois, à 80 cm, et redescendra en son milieu, permettant ainsi l'accès au parterre central par les chaises roulantes. Des dos d'âne qui rappellent les petits ponts typiques des jardins japonais traditionnels.

Enfin, Katherine Dugmore aura contribué à reproduire le cycle de l'eau, une autre contrainte du cahier des charges. Ainsi, les gouttières de l'édifice mitoyen se déverseront d'une part dans trois grandes auges, disposées en pyramide, et, d'autre part, alimenteront une conduite souterraine irriguant toute la partie boisée du site. «C'est une manche en géo-textile tissé qui contient des petits galets de 15 à 25 mm de verre recyclé», précise Kent Ford, soulignant que le plastique a été éliminé pour des raisons écologiques.



La nature entre en ville



La ville du XXI^e siècle

L'agriculture en ville s'inscrit dans les tendances urbaines contemporaines, depuis l'étalement urbain des banlieues, qui grignotent les terres agricoles et vident les centre-villes, jusqu'aux répercussions des nouvelles technologies de communications, explique Philippe Poullaouec-Gonidec, titulaire de la chaire en architecture de paysage et environnement de l'Université de Montréal. «Depuis plusieurs années, nous observons une urbanisation du rural et un mouvement inverse, celui de la ruralisation de la ville», explique l'universitaire. «Les vitrines d'écosystèmes naturels en milieu urbain, à l'image des parcs-natures ou du Biodôme de Montréal, représentent une prise de conscience de la nature oubliée. À l'époque actuelle, où nous sommes de plus en plus coupés du réel, l'idée de construire des vitrines d'écosystèmes naturels, c'est ramener un rebranchement avec la nature. [...] C'est aussi un phénomène de balancier face à une idée du virtuel, incarnée par le cybermonde et plus précisément Internet», ajoute le titulaire de la seule chaire de ce type en Amérique du Nord, rappellons-le. «Le dialogue culture-nature sera l'un des enjeux de la ville au XXI^e siècle», conclut Philippe Poullaouec-Gonidec.

Un oasis au cœur d'un quartier aride

Le jardin communautaire Alex Wilson se veut un point de rencontre, un catalyseur, au cœur d'un quartier très disparate. Il est situé aux abords de la rue Queen, ce pôle culturel et nocturne qui rassemble petits cafés, restaurants intimes, boîtes de nuit dans le vent et même un bar de danseuses nues. On retrouve les typiques maisons victoriennes, brique rouge et toits en pointe, abritant résidences privées ou bureau d'avocats et d'écrivains. Un immeuble de 46 habitations à loyer modéré jouxte le site à l'ouest.

Le quartier est éventré par une grande artère à quatre voies en sens unique, la rue Richmond, qui draine les costards-cravates et leurs gaz d'échappement, empressés de sauter sur l'autoroute pour regagner leur banlieue toujours plus étalée au loin. Le site se trouve aussi au cœur d'un réseau d'allées, desservant garages et arrière-boutiques. «C'est un quartier très urbain, quelque peu oublié. Nous espérons que le jardin pourra créer un point de mire où l'on puisse venir traîner», lance Lorraine Johnson, présidente du groupe communautaire. Une étude sur deux ans de ce projet-pilote est d'ailleurs prévue pour documenter l'évolution du projet.

Quant aux donateurs du site, ils n'ont aucun regret. «Nous avons décidé de donner ce terrain, car il faut commencer à soigner le malaise qui règne actuellement chez soi, dans son quartier», indique Richard Brault. Mais 200 000 \$ n'est pas une mince somme... «Diane et moi avons conçu un mannequin de réanimation pour la formation aux soins d'urgence. Il s'est très bien vendu. Mais la construction de notre studio-appartement nous a causé trop de tracas et de tensions familiales.» Le projet de deux édifices supplémentaires sur le site restant a donc été mis au placard. «Nous avons tout ce qu'il nous faut. Nous sommes d'origine modeste. Nous ne savions donc pas quoi faire de cet argent», confie simplement le designer industriel franco-ontarien. «Nous avons déjà tellement reçu dans nos rapports avec le voisinage au travers de ce projet», conclut Richard Brault.

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 2)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie



Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
LIEU DE DÉCOUVERTE

Heures d'ouverture
Lundi, mardi et mercredi : 10h à 19h
Jeudi et vendredi : 10h à 21h
Samedi : 10h à 19h
Dimanche : 12h à 19h